



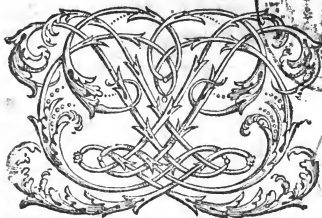


1A. 1/1 C. 15

XXIX 11. 21

DE
L'EGALITE'
DES DEUX
SEXES,
DISCOURS
PHYSIQUE
ET MORAL,

*Où l'on voit l'importance de se
défaire des Préjugés.*



A PARIS,
Chez JEAN DU PUIS, rue Saint
Jacques à la Couronne-d'Or.

M. DC. LXXIII.

Avec Privilege du Roy



6/20/55



PREFACE

*CONTENANT LE PLAN
& le but de ce discours.*

L n'y a rien de plus délicat que de s'expliquer avec les Femmes. Quand un homme parle à leur avantage , l'on s'imagine aussi-tôt que c'est par galanterie ou par amour : & il a grande apparence que pluspart jugeant de ce discours par le Titre , croiront d'abord qu'il est l'effet de l'un ou de l'autre , & seront bien-aîsés en sçavoir au vray , le

à ij



P R E F A C E.

motif & le dessein. Le voicy.

LA plus heureuse pensée qui puisse venir à ceux qui travaillent à acquérir une science solide , après avoir esté instruits selon la Methode vulgaire , c'est de douter si on les a bien enseignez , & de vouloir découvrir la verité par eux-mêmes.

DANS le progres de leur recherche , il leur arrive necessairement de remarquer que nous sommes remplis de préjugez * , & qu'il faut y renoncer absolument , pour avoir des connoissances claires & distinctes.

* C'est à dire de jugemens portez sur les choses , sans les avoir examinées.

P R E F A C E.

DANS le dessein d'insinuer une Maxime si importante, l'on a crû que le meilleur estoit de choisir un sujet déterminé & éclairci, ou chacun prist intérêt ; afin qu'après avoir émontré qu'un sentiment aussi ancien que le Monde, aussi étendu que la Terre, & aussi universel que le Genre humain, est un préjugé ou une erreur, les Lecteurs puissent enfin convaincus de la nécessité qu'il y a de juger des choses par soy-même, après les avoir bien examinées, & de ne s'en point rapporter à l'opinion ny à la bonne foy des autres

à iij

P R E F A C E.

hommes , si l'on veut éviter d'estre trompé.

D E tous les Préjugez , on n'en a point remarqué de plus propre à ce dessein que celui qu'on a communément sur l'Inégalité des deux Sexes.

E N effet , si on les considere en l'état où ils sont à present , on observe qu'ils sont plus differens dans les fonctions Civiles , & qui dépendent de l'Esprit , que dans celles qui appartiennent au Corps. Et si on en cherche la raison dans les Discours ordinaires , on trouve que tout le Monde , ceux qui ont de l'étude , & ceux qui n'en ont

P R E F A C E.

point, & les Femmes même s'accordent à dire qu'elles n'ont point de part aux Sciences ny aux Emplois, parce qu'elles n'en sont pas capables ; qu'elles ont moins d'Esprit que les hommes, & qu'elles leur doivent estre inferieures en tout comme elles sont.

A P R E S avoir examiné *Regle de verité.*
cette Opinion, suivant la regle de verité, qui est de n'admettre rien pour vray qui ne soit appuyé sur des idées claires & distinctes; d'un costé elle a paru fausse, & fondée sur un Préjugé, & sur une Tradition populaire; & de l'autre on a trouvé que les deux

P R E F A C E.

Sexes sont égaux : c'est à dire , que les Femmes sont aussi Nobles , aussi parfaites , & aussi capables que les hommes. Cela ne peut estre étably qu'en refutant deux sortes d'Aversaires , le Vulgaire , & presque tous les Sçavans.

LE premier n'ayant pour fondement de ce qu'il croit , que la Coûtume & de legeres apparences , il semble qu'on ne le peut mieux combattre qu'en luy faisant voir comment les Femmes ont esté assujetties & excluës des Sciences & des Emplois ; & après l'avoir conduit par les états & les rencontres

P R E F A C E.

principales de la vie , luy donner lieu de reconnoître qu'elles ont des avantages qui les rendent égales aux hommes ; & c'est ce que comprend la premiere Partie de ce Traitté.

LA seconde est employée à montrer que les preuves des Sçavans sont toutes vaines. Et après avoir établi le sentiment de l'Egalité, par des raisons positives, on justifie les Femmes des défauts dont on les accuse ordinairement, en faisant voir qu'ils sont imaginaires ou peu importants, qu'ils viennent uniquement de l'Education qu'on leur donne, & qu'ils marquent

P R E F A C E.

en elles des avantages considérables.

C E sujet pouvoit estre traité en deux façons, ou galamment, c'est à dire, d'une maniere enjouée & fleurie, ou bien en Philosophie & par principes, afin d'en instruire à fond.

C E U X qui ont une idée juste de la véritable Eloquence, sçavent bien que ces deux manieres sont presque inalliables, & qu'on ne peut gueres éclairer l'Esprit & l'égayer par la même voye. Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre la fleurette avec la raison; mais ce mélange empêche souvent la fin qu'on se doit

P R E F A C E.

proposer dans les Discours, qui est de convaincre & de persuader; ce qu'il y a d'agréable amusant l'Esprit, & ne luy permettant pas de s'arrêter au solide.

ET comme l'on a pour les Femmes des regards particuliers, si dans un ouvrage fait sur leur sujet, on mêle quelque chose de galant, ceux qui le lisent poussent leurs pensées trop loin, & perdent de vue ce qui les devoit occuper.

C'EST pourquoy n'y ayant rien qui regarde plus les Femmes que ce dessein, où l'on est obligé de dire en leur faveur ce qu'il y a de plus fort & de vray, autant

P R E F A C E.

que la Bizarrerie du Monde le peut souffrir, on a crû qu'il falloit parler serieusement & en avertir, de peur que la pensée que ce seroit un ouvrage de galanterie ne le fassé passer legerement, ou rejeter par les personnes scrupuleuses.

L'ON n'ignore pas que ce discours fera beaucoup de mécontents, & que ceux dont les interets & les maximes sont contraires à ce qu'on avance icy, ne manqueront pas de crier contre. Pour donner moyen de répondre à leurs plaintes, l'on avertit les personnes d'Esprit, & particulie-

P R E F A C E.

rement les Femmes qui ne sont point la Dupe de ceux qui prennent autorité sur elles , que si elles se donnent la peine de lire ce Traitté , avec l'attention que merite au moins la variété des matieres qui y sont , elles remarqueront que le Caractere essentiel de la verité , c'est la clarté & l'évidence. Ce qui leur pourra servir à reconnoître si les objections qu'on leur apportera sont considerables ou non. Et elles pourront remarquer que les plus specieuses leur seront faites par des gens que leur profession semble engager aujourd'huy à renoncer à

P R E F A C E.

l'experience , au bon sens & à eux-mêmes , pour embrasser aveuglément tout ce qui s'accorde avec leurs préjuges & leurs interets, & à combattre toutes sortes de veritez qui semblent les attaquer.

ET l'on prie de considerer que les mauvais effets qu'une terreur Panique leur feroit apprehender de cette entreprise , n'arriveront peut-estre pas à l'égard d'une seule femme , & qu'ils sont contre-pesez par un grand bien qui en peut revenir ; n'y ayant peut-estre pas de voye plus naturelle ny plus sure pour tirer la pluspart des Femmes de

P R E F A C E.

ifivéré où elles sont re-
ites, & des inconveniens
si la suivent que de les
orter à l'étude, qui est
esque la seule chose à
roy les Dames puissent à
esent s'occuper, en leur
isant connoître qu'elles
sont aussi propres que les
ommes.

ET comme il n'y a que
eux qui ne sont pas raison-
ables qui abusent au pré-
idice des Femmes des
vantages que leur donne
le Coûtume; Il ne pour-
oit y avoir aussi que des
Femmes peu judicieuses,
qui se servissent de cét ou-
rage pour s'élever contre
les hommes, qui les traite-



DE

L'EGALITE'

DES DEUX

SEXES.

PREMIERE PARTIE,

Où l'on montre que l'opinion vulgaire est un préjugé, & qu'en comparant sans intérêt ce que l'on peut remarquer dans la conduite des hommes & des femmes, on est obligé de reconnoître entre les deux Sexes une égalité entière.

LEs hommes sont persuadés d'une infinité de choses dont ils ne sçau-
roient rendre raison ; parce que

A

2. *De l'égalité des deux Sexes.*

*Que les
hommes
sont rem-
plis de pré-
jugés.*

leur persuasion n'est fondée que sur de légers apparences, auxquelles ils se sont laissez emporter ; & ils eussent crû aussi fortement le contraire, si les impressions des sens ou de la coutume les y eussent déterminez de la même façon.

Hors un petit nombre de sçavans, tout le monde tient comme une chose indubitable, que c'est le soleil qui se meut au tour de la terre : quoy que ce qui paroist dans la révolution des jours & des années, porte également ceux qui y font attention, à penser que c'est la terre qui se meut au tour du soleil. L'on s'imagine qu'il y a dans les bestes quelque connoissance qui les conduit, par la même raison que les Sauvages se figurent qu'il y a un petit démon dans les horloges & dans les machines qu'on leur monstre ;

Premiere Partie.

ont ils ne connoissent point la
brique ni les ressorts.

SI l'on nous avoit élevez au
milieu des mers , sans jamais nous
voir approcher de la terre , nous
eussions pas manqué de croire
en changeant de place sur un vais-
seau , que c'eussent esté les riva-
ges qui se fussent éloignez de
nous , comme le croient les enfans
au depart des bateaux. Chacun
estime que son pais est le meil-
leur , parce qu'il y est plus accou-
tumé ; & que la religion dans la-
quelle il a esté nourri , est la veri-
table qu'il faut suivre, quoy qu'il
n'ait peut-estre jamais songé à
l'examiner ni à la comparer avec
les autres. On se sent toujous
plus porté pour ses compatriots
que pour les étrangers , dans les
affaires où le droit mesme est
pour ceux - cy. Nous nous plai-
sons davantage avec ceux de nô-

4 *De l'égalité des deux Sexes.*

tre profession, encore qu'ils ayent moins d'esprit & de vertu. Et l'inégalité des biens & des conditions fait juger à beaucoup de gens que les hommes ne sont point égaux entr'eux.

Si on cherche surquoy sont fondées toutes ces opinions diverses, on trouvera qu'elles ne le sont que sur l'intérêt, ou sur la coutume; & qu'il est incomparablement plus difficile de tirer les hommes des sentimens où ils ne sont que par préjugé, que de ceux qu'ils ont embrasiez par le motif des raisons qui leur ont paru les plus convaincantes & les plus fortes.

L'on peut mettre au nombre de ces jugemens celuy qu'on porte vulgairement sur la difference des deux Sexes, & sur tout ce qui en dépend. Il n'y en a point de plus ancien ni de plus univer-

Premiere Partie.

5

el. Les sçavans & les ignorans
ont tellement prévenus de la pen-
sée que les femmes sont inférieu-
res aux hommes en capacité & en
merite, & qu'elles doivent estre
dans la dépendance où nous les
voyons; qu'on ne manquera pas
de regarder le sentiment contraire
comme un paradoxe * singulier.

** Opinion
contraire à
celle du
public.*

C E P E N D A N T il ne seroit pas
nécessaire pour l'établir, d'em-
ployer aucune raison positive, si
les hommes estoient plus équita-
bles & moins interessez dans leurs
jugemens. Il suffiroit de les aver-
tir qu'on n'a parlé jusqu'à present
qu'à la legere de la difference des
deux Sexes, au desavantage des
femmes; & que pour juger saine-
ment si le nostre à quelque préé-
minence naturelle par dessus le
leur, il faut y penser serieusement
& sans interest, renonçant à ce
qu'on en a crû sur le simple

*Ce qu'il
faut faire
pour bien
juger des
choses.*

6 *De l'égalité des deux Sexes.*

rapport d'autrui , & sans l'avoir examiné.

IL est certain qu'un homme qui se mettroit en cet état d'indifference & de desintéressement, reconnoistroit d'une part que c'est le peu de lumiere & la précipitation qui font tenir que les femmes sont moins nobles & moins excellentes que nous : & que c'est quelques indispositions naturelles , qui les rendent sujettes aux deffauts & aux imperfections qu'on leur attribué & méprisables à tant de gens. Et de l'autre part, il verroit que les apparences mêmes qui trompent le peuple sur leur sujet , lorsqu'il les passe legèrement, serviroient à le détromper s'il les approfondissoit un peu. Enfin , si cet homme estoit Philosophe , il trouveroit qu'il y a des raisons Physiques qui prou-

vent invinciblement que les deux Sexes sont égaux pour le corps & pour l'esprit.

MAIS comme il n'y a pas beaucoup de personnes en estat de pratiquer eux seuls cét avis, il demeureroit inutile, si on ne prenoit la peine de travailler avec eux pour les aider à s'en servir : & parce que l'opinion de ceux qui n'ont point d'étude est la plus generale, c'est par elle qu'il faut commencer nostre examen.

Si l'on demande à chaque homme en particulier ce qu'il pense des femmes en general, & qu'il le veuille avoüer sincerement, il dira sans doute qu'elles ne sont faites que pour nous, & qu'elles ne sont gueres propres qu'à élever les enfans dans leur bas âge, & à prendre le soin du ménage. Peut-estre que les plus spirituels ajoûteroient qu'il y a

Ce que les hommes croient des femmes.

3 *De l'égalité des deux Sexes.*

beaucoup de femmes qui ont de l'esprit & de la conduite ; mais que si l'on examine de près celles qui en ont le plus , on y trouvera toujours quelque chose qui sent leur Sexe : qu'elles n'ont ni fermeté ni arrest , ni le fond d'esprit qu'ils croient reconnoître dans le leur , & que c'est un effet de la providence divine & de la sagesse des hommes , de leur avoir fermé l'entrée des sciences , du gouvernement , & des emplois : que ce seroit une chose plaisante de voir une femme enseigner dans une chaire, l'éloquence ou la medecine en qualité de professeur : marcher par les ruës , suivie de Commissaires & de Sergens pour y mettre la police : haranguer devant les Juges en qualité d'Avocat : estre assise sur un Tribunal pour y rendre Justice , à la teste d'un Parlement : conduire une armée, livrer

une bataille : & parler devant les Republiques ou les Princes comme Chef d'une Ambassade.

J'A VOÛE que cét usage nous surprendroit : mais ce ne seroit que par la raison de la nouveauté. Si en formant les états & en établissant les differens emplois qui les composent , on y avoit aussi appelé les femmes , nous serions accoûtumez à les y voir , comme elles le sont à nostre égard. Et nous ne trouverions pas plus étrange de les voir sur les Fleurs de Lys, que dans les boutiques.

Si on pousse un peu les gens , on trouvera que leurs plus fortes raisons se réduisent à dire que les choses ont toujors esté comme elles sont , à l'égard des femmes : ce qui est une marque qu'elles doivent estre de la sorte : & que si elles avoient esté capables des sciences & des emplois , les hom-

10. *De l'égalité des deux Sexes.*

mes les y auroient admises avec eux.

*Fausse
idée de la
coutume.*

CES raisonnemens viennent de l'opinion qu'on a de l'équité de nostre Sexe, & d'une fausse idée que l'on s'est forgée de la coutume. C'est assez de la trouver établie, pour croire qu'elle est bien fondée. Et comme l'on juge que les hommes ne doivent rien faire que par raison, la plupart ne peuvent s'imaginer qu'elle n'ait pas esté consultée pour introduire les pratiques qu'ils voient si universellement reçues; & l'on se figure, que c'est la raison & la prudence qui les ont faites, à cause que l'une & l'autre obligent de s'y conformer lorsqu'on ne peut se dispenser de les suivre, sans qu'il arrive quelque trouble.

CHACUN void en son pais les femmes dans une telle sujétion, qu'elles dépendent des hom-

mes en tout ; sans entrée dans les sciences , ni dans aucun des états qui donnent lieu de se signaler par les avantages de l'esprit. Nul ne rapporte qu'il ait vu les choses autrement à leur égard. On sçait aussi qu'elles ont toujours esté de la sorte , & qu'il n'y a point d'endroit de la terre où on ne les traite comme dans le lieu où l'on est. Il y en a même où on les regarde comme des esclaves. A la Chine on leur tient les pieds petits dès leur enfance , pour les empêcher de sortir de leurs maisons, où elles ne voient presque jamais que leurs maris & leurs enfans. En Turquie les Dames sont resserrées d'aussi près. Elles ne sont gueres mieux en Italie. Quasi tous les peuples d'Asie , de l'Afrique , & de l'Amerique usent de leurs femmes , comme on fait icy des servantes. Par tout on ne les oc-

*Pourquoy
on croit les
femmes in-
ferieures
aux hom-
mes.*

12. *De l'égalité des deux Sexes.*

cupe que de ce que l'on considère comme bas ; & parce qu'il n'y a qu'elles qui se mêlent des menus soins du ménage & des enfans , l'on se persuade communément qu'elles ne sont au monde que pour cela , & qu'elles sont incapables de tout le reste. On a de la peine à se représenter comment les choses pourroient estre bien d'une autre façon ; & il paroist même qu'on ne les pourroit jamais changer, quelque effort que l'on fît.

Les plus sages Législateurs , en fondant leurs Républiques n'ont rien établi qui fust favorable aux femmes pour ce regard. Toutes les Loix semblent n'avoir esté faites que pour maintenir les hommes dans la possession où ils sont. Presque tout ce qu'il y a eu de gens qui ont passé pour sçavans & qui ont parlé des femmes , n'ont rien

dit à leur avantage : & l'on trouve la conduite des hommes si uniforme à leur endroit, dans tous les siècles & par toute la terre, qu'il semble qu'ils y sont entrez de concert, ou bien, comme plusieurs s'imaginent, qu'ils ont esté portez à en user de la sorte, par un instinct secret; c'est-à-dire, par un ordre general de l'auteur de la nature.

ON se le persuade encore davantage en considerant de quelle façon les femmes mêmes supportent leur condition. Elles la regardent comme leur étant naturelle. Soit qu'elles ne pensent point à ce qu'elles font, soit que naissant & croissant dans la dépendance, elles la considerent de la même maniere que font les hommes. Sur toutes ces veuës, les unes & les autres se portent à croire, que leurs esprits

14. *De l'égalité des deux Sexes.*

sont aussi differens que leurs corps , & qu'il doit y avoir entre les deux Sexes , autant de distinction , dans toutes les fonctions de la vie , qu'il y en a entre celles qui leur sont particulieres. Cependant cette persuasion comme la plupart de celles que nous avons sur les coûtures & sur les usages n'est qu'un pur préjugé , que nous formons sur l'apparence des choses , faute de les examiner de près , & dont nous nous détromperions , si nous pouvions nous donner la peine de remonter jusqu'à la source , & juger en beaucoup de rencontres de ce qui s'est fait autrefois , par ce qui se fait aujourd'huy , & des Coûtures Anciennes par celles que nous voyons s'établir de nostre temps. Si on avoit suivi cette regle , en une infinité de jugemens ; on ne seroit pas tombé en

*Comment
il faut ju-
ger des
Coûtures
Anciennes.*

tant de méprises : & dans ce qui concerne la condition presente des femmes , on auroit reconnu qu'elles n'ont esté assujetties que par la Loix du plus fort , & que ce n'a pas esté faute de capacité naturelle ni de merite qu'elles n'ont point partagé avec nous , ce qui élève nostre Sexe au dessus du leur.

EN effet quand on considere sincerement les choses humaines dans le passé & dans le present , on trouve qu'elles sont toutes semblables en un point , qui est que la raison a toujours esté la plus foible : & il semble que toutes les histoires n'ayent esté faites , que pour montrer ce que cha-

*Comment
on s'est tou-
jours gou-
verné.*

cun void de son temps , que depuis qu'il y a des hommes , la force a toujours prévalu. Les plus grands empires de l'Asie ont esté dans leur commencement l'ou-

16 *De l'égalité des deux Sexes.*

vraie des usurpateurs & des brigands : & les débris de la monarchie des Grecs & des Romains, n'ont esté recüeillis que par des gens qui se crurent assez forts pour résister à leurs maîtres & pour dominer sur leurs égaux. Cette conduite n'est pas moins visible dans toutes les sociétés : & si les hommes en usent ainsi à l'égard de leurs pareils, il y a grande apparence qu'ils l'ont fait d'abord à plus forte raison, chacun à l'égard de sa femme. Voici à peu près comment cela est arrivé.

Conjecture historique.

Comment les hommes se sont rendus les maîtres.

LES hommes remarquant qu'ils estoient les plus robustes, & que dans le rapport du Sexe ils avoient quelque avantage de corps, se figurerent qu'il leur appartenoit en tout. La conséquence n'estoit pas grande pour les femmes au commencement du monde

de. Les choses estoient dans un état tres-different d'aujourd'huy , il n'y avoit point encore de gouvernement, de science, d'employ, ny de religion établie : Et les idées de dépendence n'avoient rien du tout de fâcheux. Je m'imagina qu'on vivoit alors comme des enfans , & que tout l'avantage estoit comme celuy du feu : les hommes & les femmes qui estoient alors simples & innocens , s'employoient également à la culture de la terre ou à la chasse comme font encore les sauvages. L'homme alloit de son costé & la femme alloit du sien ; celuy qui apportoit d'avantage estoit aussi le plus estimé.

LES incommoditez & les suites de la grossesse diminuant les forces des femmes durant quelqu'intervalle , & les empeschant de travailler comme auparavant ,

L'assistance de leurs maris leur devenoit absolument necessaire, & encore plus lorsqu'elles avoient des enfans. Tout se terminoit à quelques regards d'estime & de preference, pendant que les familles ne furent composées que du pere & de la mere avec quelques petits enfans. Mais lorsqu'elles se furent aggrandies, & qu'il y eut en une même maison, le pere & la mere du pere, les enfans des enfans, avec des freres & des sœurs, des aînez & des cadets; la dépendence s'étendit, & devint ainsi plus sensible. On vid la maistresse se soumettre à son mary, le fils honorer le pere, celui-cy commander à ses enfans: & comme il est tres-difficile que les freres s'accordent toujours parfaitement, on peut juger qu'ils ne furent pas long-temps ensemble, qu'il n'arrivast entr'eux quel-

que different. L'aîné plus fort que les autres , ne leur voulut rien ceder. La force obligea les petits de ployer sous les plus grands. Et les filles suivirent l'exemple de leur mere.

Il est aisé de s'imaginer qu'il y eut alors dans les maisons plus de fonctions differentes ; que les femmes obligées d'y demeurer pour élever leurs enfans , prirent le soin du dedans : que les hommes estant plus libres & plus robustes se chargerent du dehors , & qu'après la mort du pere & de la mere , l'aîné voulut dominer. Les filles accoutumées à demeurer au logis , ne penserent point à en sortir. Quelques cadets mécontents & plus fiers que les autres refusant de prendre le joug, furent obligez de se retirer & de faire bande à part. Plusieurs de mesme humeur s'estant rencon-

20. *De l'égalité des deux Sexes.*

trez s'entretenrent de leur fortune, & firent aisément amitié : & se voyans tous sans bien, chercherent les moyens d'en acquérir. Comme il n'y en avoit point d'autre que de prendre celui d'autrui ; ils se jetterent sur celui qui estoit le plus en main ; & pour le conserver plus sûrement, se saisirent en même temps des maîtres auxquels il appartenoit.

La dépendance volontaire qui estoit dans les familles cessa par cette invasion. Les peres & les meres furent contrains d'obeir, avec leurs enfans à un injuste usurpateur : & la condition des femmes en devint plus fâcheuse qu'auparavant. Car au lieu qu'elles n'avoient épousé jusque-là que des gens de leur famille qui les traittoient comme sœurs ; elles furent après cela contraintes de prendre pour maris des étrangers

inconnus qui ne les considererent que comme le plus beau du butin.

C'EST l'ordinaire des vainqueurs de mépriser ceux d'entre les vaincus, qu'ils estiment les plus foibles. Et les femmes le paroissant, à cause de leurs fonctions qui demandoient moins de force, furent regardées comme étant inferieures aux hommes.

*Pourquoy
les femmes
n'ont point
eu de part
aux pre-
miers em-
plois.*

QUELQUES-UNS se contenterent d'une premiere usurpation: mais d'autres plus ambitieux, encouragés par le succès de la victoire voulurent pousser plus loin leurs conquestes. Les femmes estant trop humaines pour servir à ces injustes desseins, on les laissa au logis: & les hommes furent choisis comme estant plus propres aux entreprises où l'on a besoin de force. En cet estat l'on n'estimoit les choses qu'autant qu'on les croyoit utiles à la fin qu'on se

B iij



22 *De l'égalité des deux Sexes.*

proposoit ; & le desir de dominer estant devenu une des plus fortes passions , & ne pouvant estre satisfait que par la violence & l'injustice , il ne faut pas s'estonner que les hommes en ayant esté seuls les instruments , aient esté preferez aux femmes. Ils servirent à retenir les conquestes qu'ils avoient faites : on ne prit que leurs conseils pour establir la tyrannie, parce qu'il n'y avoit qu'eux qui les pussent executer : & de cette forte la douceur & l'humanité des femmes fut cause qu'elles n'eurent point de part au gouvernement des Etats.

L'EXEMPLE des Princes fut bien-tost imité par leurs Sujets. Chacun voulut l'emporter sur son compagnon : Et les particuliers commencerent à dominer plus absolument sur leurs familles. Lors qu'un Seigneur se vid maistre

d'un Peuple & d'un Païs considerable , il en forma un Royaume; Il fit des loix pour le gouverner, prit des Officiers entre les hommes , & esleva aux Charges ceux qui l'avoient mieux servy dans ses entreprises. Une preference si notable d'un sexe à l'autre fit que les femmes furent encore moins considérées : & leur humeur & leurs fonctions les éloignant du carnage & de la guerre , on crut qu'elles n'estoient capables de contribuer à la conservation des Royaumes , qu'en aydant à les peupler.

L'ÉTABLISSEMENT des Etats ne se pût faire sans mettre de la distinction entre ceux qui les composoient. L'on introduisit des marques d'honneur, qui servirent à les discerner ; & on inventa des signes de respect pour témoigner la difference qu'on reconnois-

24 *De l'égalité des deux Sexes.*

soit entre eux. On joignit ainsi à l'idée de la puissance la soumission extérieure, que l'on rend à ceux qui ont l'autorité entre les mains.

*Comment
les femmes
n'ont point
eu de part
aux mini-
stres de la
religion
parmy les
Payens.*

IL n'est pas nécessaire de dire icy comment Dieu a esté connu des hommes : mais il est constant qu'il en a esté adoré depuis le commencement du monde. Pour le culte qu'on luy a rendu, il n'a esté regulier que depuis qu'on s'est assemblé pour faire des Societez publiques. Comme l'on estoit accoustumé à reverer les Puissances par des marques de respect, on crût qu'il falloit aussi honorer Dieu par quelques ceremonies, qui servissent à témoigner les sentimens qu'on avoit de sa grandeur. On bastit des Temples ; on institua des Sacrifices : & les hommes qui estoient déjà les maistres du Gouvernement

ne

ne manquerent pas de s'enparer encore du soin de ce qui concer-
noit la Religion : & la coûtume
ayant déjà prévenu les femmes,
que tout appartenoit aux hom-
mes , elles ne demanderent point
d'avoir part au ministere. L'idée
qu'on avoit de Dieu s'estant ex-
trêmement corrompuë par les fa-
bles & par les fictions poëtiques;
l'on se forgea des Divinitez mâ-
les, & femelles: & l'on institua des
Prestresses pour le service de cel-
les de leur sexe ; mais ce ne fut que
sous la conduite & sous le bon
plaisir des Prestres.

L'ON a veu aussi quelquesfois
des femmes gouverner de grands
Estats : mais il ne faut pas pour
cela s'imaginer , que c'est qu'el-
les y eussent esté appellées , par
esprit de restitution ; c'est qu'el-
les avoient eu l'adresse de dis-
poser les affaires de sorte qu'on

26 *De l'égalité des deux Sexes.*

ne pouvoit leur ôter l'autorité d'entre les mains. Il y a aujourd'huy des états hereditaires où les femmes succèdent aux mâles , pour estre Reines ou Princesses ; mais il y a sujet de croire, que si on a laissé d'abord tomber ces Royaumes là en quenouille, ce n'a esté que pour éviter de tomber en guerre civile : & si l'on a permis les Regences , on ne l'a fait que dans la pensée que les meres , qui aiment toujours extraordinairement leurs enfans, prendroient un soin particulier de leurs états , pendant leur minorité.

*Pourquoy
elles n'ont
point eu de
part aux
sciences.*

AINSI les femmes n'ayant eu à faire que leur ménage , & y trouvant assez dequoy s'occuper, il ne faut pas s'étonner qu'elles n'aient point inventé de sciences, dont la pluspart n'ont esté d'abord , que l'ouvrage & l'oc-

cupation des oysifs & des faineants. Les Prestres des Egyptiens qui n'avoient pas grand' chose à faire , s'amusoient ensemble à parler des effets de la nature , qui les touchoient davantage. A force de raisonner , ils firent des observations dont le bruit excita la curiosité de quelques hommes qui les vinrent rechercher. Les sciences n'estant encore qu'au berceau , ne tirent point les femmes de leurs maisons : outre que la jalousie qui broüilloit déjà les maris , leur eût fait croire qu'elles eussent esté visiter les Prestres plutôt pour l'amour de leur personne , que des connoissances qu'ils avoient.

LORSQUE plusieurs en furent imbus , ils s'assemblerent en certains lieux pour en parler plus à leur aise. Chacun disant ses pensées,

les sciences se perfectionnerent. On fit des Academies, où l'on n'appella point les femmes ; & elles furent de cette sorte exclues des sciences, comme elles l'étoient du reste.

LA contrainte dans laquelle on les retenoit, n'empêcha pas que quelques-unes n'eussent l'entretien ou les écrits des sçavants : elles égalerent en peu de temps les plus habiles : & comme on s'estoit déjà forgé une bien-séance importune, les hommes n'osant venir chez elles, ny les autres femmes s'y trouver, de peur qu'on n'en prît ombrage, elles ne firent point de disciples ny de sectateurs ; & tout ce qu'elles avoient acquis de lumière mouroit inutilement avec elles.

Si l'on observe comment les modes s'introduisent & s'embellissent de jour en jour, on juge-

ra aisément qu'au commencement du monde, on ne s'en mettoit gueres en peine. Tout y estoit simple & grossier. On ne songeoit qu'au necessaire. Les hommes écorchoient des bestes, & en attachant les peaux ensemble s'en ajustoient des habits. Le commode vint après : & chacun s'habillant à sa guise, les manieres qu'on trouva qui seioient le mieux, ne furent point negligées : & ceux qui estoient sous le mesme Prince ne manquerent pas de se conformer à luy.

IL n'en fut pas des modes comme du gouvernement & des sciences. Les femmes y eurent part avec les hommes : & ceux-cy remarquant qu'elles en estoient plus belles, n'eurent garde de les en priver : & les uns & les autres trouvant qu'on avoit meil-

*Pourquoy
les femmes
se sont jet-
tées dans la
bagatelle.*

leure grace & qu'on plaîsoit davantage avec certains ajustemens , les rechercherent à l'envy : mais les occupations des hommes estant plus grandes & plus importantes , les empêchèrent de s'y appliquer si fort.

LES femmes montrèrent en cela leur prudence & leur adresse. S'appercevant que les ornemens étrangers les faisoient regarder des hommes avec plus de douceur , & qu'ainsi leur condition en estoit plus supportable , elles ne negligerent rien de ce qu'elles crurent pouvoir servir à se rendre plus aimables. Elles y employèrent l'or , l'argent , & les pierreries , aussi-tost qu'elles furent en vogue : & voyant que les hommes leur avoient osté le moyen de se signaler par l'esprit, elles s'appliquerent uniquement à ce qui pouvoit les faire paroître.

tre plus agreables. Elles s'en sont depuis fort bien trouvées, & leurs ajustemens & leur beauté les ont fait considerer plus que n'auroient fait tous les livres & toute la science du monde. La coutume en estoit trop bien établie pour recevoir quelque changement dans la suite; la pratique en a passé jusques à nous: & il semble que c'est une tradition trop ancienne pour y trouver quelque chose à redire.

IL paroist manifestement par cette conjecture historique & conforme à la maniere d'agir si ordinaire à tous les hommes, que ce n'a esté que par empire qu'ils se sont reservé les avantages extérieurs, auxquels les femmes n'ont point de part. Car afin de pouvoir dire que ç'a esté par raison, il faudroit qu'ils ne les communiquassent entr'eux qu'à ceux

32 *De l'égalité des deux Sexes.*

*Ce que
devroient
faire les
hommes
pour justi-
fier leur
conduite à
l'égard des
femmes.*

qui en sont les plus capables ; qu'ils en fissent le choix avec un juste discernement ; qu'ils n'admissent à l'étude que ceux en qui ils auroient reconnu plus de disposition pour les sciences ; qu'ils n'élevassent aux emplois que ceux qui y seroient les plus propres , qu'on en excluît tous les autres , & qu'enfin on n'appliquast chacun qu'aux choses qui leur seroient les plus convenables.

*Comment
les hommes
entrent
dans les
emplois.*

Nous voyons que c'est le contraire qui se pratique, & qu'il n'y a que le hazard, la nécessité, ou l'intérêt, qui engage les hommes dans les états différens de la société civile. Les enfans apprennent le métier de leur pere, parce qu'on leur en a toujours parlé. Tel est contraint de prendre une robe, qui aimeroit mieux une épée, si cela estoit à son choix ;

& on feroit le plus habile homme du monde qu'on n'entrera jamais dans une charge , si l'on n'a pas dequoy l'acheter.

COMBIEN y a-t-il de gens dans la poussiere , qui se fussent signalez si on les avoit un peu poussez ? Et de païsans qui seroient de grands docteurs si on les avoit mis à l'étude ? On seroit assez mal fondé de prétendre que les plus habiles gens d'aujourd'huy soient ceux de leur temps qui ont eu plus de disposition pour les choses en quoy ils éclatent ; & que dans un si grand nombre de personnes ensevelies dans l'ignorance , il n'y en a point qui avec les mêmes moyens qu'ils ont eu , se fussent rendu plus capables.

SUR QUOY donc peut-on assurer que les femmes y soient moins propres que nous , puisque

34 *De l'égalité des deux Sexes.*

ce n'est pas le hazard , mais une
nécessité insurmontable , qui les
empesche d'y avoir part. Je ne
soutiens pas qu'elles soient tou-
tes capables des sciences & des
emplois , ny que chacune le soit
de tous : personne ne le prétend
non plus des hommes ; mais je
demande seulement qu'à prendre
les deux Sexes en general , on re-
connoisse dans l'un autant de dis-
position que dans l'autre.

*Compa-
raison des
jeunes en-
fans de
l'un & de
l'autre
Sexe.*

QUE l'on regarde seulement
ce qui se passe dans les petits di-
vertissemens des enfans. Les fil-
les y font paroistre plus de gen-
tillesse , plus de genie , plus d'a-
dresse ; lorsque la crainte ou la
honte n'étouffent point leurs pen-
sées , elles parlent d'une maniere
plus spirituelle & plus agreable.
Il y a dans leurs entretiens plus
de vivacité , plus d'enjouement ,
& plus de liberté : elles appren-

nent bien plus vîte ce qu'on leur enseigne ; quand on les applique également : elles sont plus assiduës , & plus patientes au travail , plus soûmises , plus modestes & plus retenuës. En un mot, on remarque en elles dans un degré plus parfait , toutes les qualitez excellentes , qui font juger que les jeunes hommes en qui elles se trouvent , sont plus propres aux grandes choses que leurs égaux.

CEPENDANT , quoyque ce qui paroist dans les deux Sexes , lors qu'ils ne sont encore qu'au berceau , suffise déjà pour faire juger que le plus beau donne aussi plus de belles esperances , on n'y a aucun égard. Les maistres & les instructions ne sont que pour les hommes : on prend un soin tout particulier de les instruire de tout ce qu'on croit le plus propre

36 *De l'égalité des deux Sexes.*

à former l'esprit, pendant qu'on laisse languir les femmes, dans l'oisiveté, dans la mollesse, & dans l'ignorance, ou remper dans les exercices les plus bas & les plus vils.

M A I S aussi, il ne faut que des yeux pour reconnoître, qu'il est en cela de deux Sexes, comme de deux freres dans une famille, où le cadet fait voir souvent, nonobstant la negligence avec laquelle on l'éleve, que son aîné n'a par dessus luy que l'avantage d'estre venu le premier.

*Que l'é-
rude est
inutile à la
plupart
des hom-
mes,*

A Q U O Y sert ordinairement aux hommes l'éducation qu'on leur donne : elle est inutile à la plupart pour la fin qu'on s'y propose : & elle n'empêche pas que beaucoup ne tombent dans le déreglement & dans le vice, & que d'autres ne demeurent toujours ignorans, & même ne devien-

nent encore plus sots qu'ils n'étoient. S'ils avoient quelque chose d'honneste , d'enjoüé , & de civil , ils le perdent par l'étude. Tout les choque , & ils choquent tout ; on diroit qu'ils ne se feroient occupez durant leur jeunesse , qu'à voyager dans un païs où ils n'auroient fréquenté que des sauvages ; tant ils raportent chez-eux de rudesse & de grossièreté dans leurs manieres. Ce qu'ils ont appris est comme des marchandises de contrebande , qu'ils n'oseroient , ou ne scauroient debiter : & s'ils veulent rentrer dans le monde & y bien joüir leur personnage , ils sont obligez d'aller à l'école des Dames , pour y apprendre, la politesse , la complaisance , & tout le dehors qui fait aujourd'huy l'essentiel des honnestes gens.

S i l'on consideroit cela de près,

58 *De l'égalité des deux Sexes.*

au lieu de mépriser les femmes , parce qu'elles n'ont pas de part aux sciences , on les en estimeroit heureuses : puis que si d'un costé , elles sont privées par là des moyens de faire valoir les talens , & les avantages qui leur sont propres ; de l'autre costé , elles n'ont pas l'occasion de les gâter ou de les perdre : & nonobstant cette privation , elles croissent en vertu , en esprit & en bonne grace , à mesure qu'elles croissent en âge : & si l'on comparoit sans préjugé les jeunes hommes au sortir de leurs études , avec des femmes de leur âge , & d'un esprit proportionné , sans sçavoir comment les uns & les autres ont esté élevez , on croiroit qu'ils ont eu une éducation toute contraire.

L'EXTERIEUR seul , l'air du visage , les regards , le marcher , la contenance , les gestes , ont dans

les femmes quelque chose de posé, de sage, & d'honneste, qui les distingue assez des hommes. Elles observent en tout exactement la bien-seance : on ne peut estre plus retenu qu'elles le sont. On n'entend point sortir de leur bouche de paroles à double entente. Les moindres équivoques blessent leurs oreilles, & elles ne peuvent souffrir la veüe de tout ce qui choque la pudeur.

Différence des deux Sexes dans les manieres.

Le commun des hommes a une conduite toute opposée. Leur marcher est souvent précipité, leurs gestes bizarres, leur yeux mal reglez : & ils ne se divertissent jamais davantage, que lorsqu'ils s'entretiennent & se repaissent des choses qu'il faudroit taire ou cacher.

QUE l'on fasse conversation ensemble ou séparément avec les femmes & avec ce qu'on appelle

Comparaison des femmes avec les sçavans.

40 *De l'égalité des deux Sexes.*

ſçavant dans le monde. On verra quelle difference il y a entre les uns & les autres. On diroit que ce que les hommes ſe mettent dans la teſte en étudiant ne ſert qu'à boucher leur eſprit, & à y porter la confuſion. Peus'énoncent avec netteté ; & la peine qu'ils ont à arracher leurs paroles , fait perdre le gouſt à ce qu'ils peuvent dire de bon ; & à moins qu'ils ne ſoient fort ſpirituels , & avec des gens de leur forte , ils ne peuvent ſoutenir une heure de converſation.

LES femmes , au contraire , diſent nettement & avec ordre ce qu'elles ſçavent : les paroles ne leur coûtent rien ; elles commencent & continuent comme il leur plaiſt ; & leur imagination fournit toujours d'une maniere inépuisable , lorsqu'elles ſont en liberté. Elles ont le don de propoſer

poser leurs sentimens avec une douceur & une complaisance, qui servent autant que la raison à les infinier : au lieu que les hommes les proposent ordinairement d'une maniere sèche & dure.

Si l'on met quelque question sur le tapis en presence des femmes un peu éclairées ; elles en découvrent bien plutôt le point de veüe : Elles la regardent par plus de faces : ce que l'on dit de vray trouve plus de prise dans leur esprit ; & quand on s'y connoist un peu , & qu'on ne leur est point suspect , on remarque que les préjugés qu'elles ont , ne sont pas si forts que ceux des hommes , & les mettent moins en garde contre la verité qu'on avance. Elles sont éloignées de l'esprit de contradiction & de dispute , auquel les sçavans sont si sujets : elles ne pointillent point

42 *De l'égalité des deux Sexes.*

vainement sur les mots , & ne se servent point de ces termes scientifiques & mystérieux , si propres à couvrir l'ignorance , & tout ce qu'elles disent est intelligible & sensible.

J'AY pris plaisir à m'entretenir avec des femmes de toutes les conditions différentes , que j'ay peu rencontrer à la ville & aux champs , pour en découvrir le fort & le foible ; & j'ay trouvé dans celles que la nécessité , ou le travail n'avoient point rendu stupides , plus de bon sens , que dans la plupart des ouvrages , qui sont beaucoup estimez parmi les sçavans vulgaires.

*Opinion
d'un grand
Philosophe.*

EN parlant de Dieu , pas une ne s'est avisée de me dire , qu'elle se l'imaginoit , sous la forme d'un venerable vieillard. Elles disoient au contraire , qu'elles ne pouvoient se l'imaginer , c'est à dire ,

se le representer sous quelque idée semblable aux hommes : qu'elles concevoient qu'il y a un Dieu ; parce qu'elles ne comprennoient pas que ni elles ni ce qui les environne soient les ouvrages du hazard , ou de quelque creature : & que la conduite de leurs affaires n'estant pas un effet de leur prudence , parce que le succès en venoit rarement par les voyes qu'elles avoient prises , il falloit que ce fût l'effet d'une providence divine.

QUAND je leur ay demandé ce qu'elles pensoient de leur ame; elles ne m'ont pas répondu que *c'est une flamme fort subtile ; ou la disposition des organes de leur corps , ny qu'elle soit capable de s'étendre ou de se resserer* : elles répondoient au contraire , qu'elles sentoient bien qu'elles est distinguée de leurs corps , & que

Ce sont des opinions de Philosophes.

44 *De l'égalité des deux Sexes.*

tout ce qu'elles en pouvoient dire de plus certain , c'est qu'elles ne croyoient pas qu'elle fust rien de semblable à aucune des choses qu'elles appercevoient par les sens ; & que si elles avoient étudié , elles sçauroient précisément ce que c'est.

IL n'y a pas une garde qui s'avise de dire comme les medecins, que leurs malades se portent mieux , parce que *la Faculté Coëtrice fait loüablement ses fonctions* : & lors qu'elles voyent sortir une si grande quantité de sang par une veine , elles se raillent de ceux qui nient , qu'elle ait communication avec les autres par la circulation.

LORS QUE j'ay voulu sçavoir pourquoy elles croyoient que les pierres exposées au Soleil & aux pluies du midy , s'usent plutôt que celles qui sont au Septen-

trion ; nulle n'a esté assez simple pour merépondre, *que cela vient de ce que la Lune les mord à belles dents*, comme se l'imagine assez plaisamment quelques Philosophes ; mais que c'est l'ardeur du Soleil qui les dessèche : & que les pluies survenant les détrempent plus facilement.

J'AY demandé tout exprés à plus de vingt, si elles ne croyoient pas *que Dieu puisse faire par une puissance obedientielle ou extraordinaire, qu'une pierre soit élevée à la vision beatifique* : mais je n'en ay pû tirer autre chose, sinon qu'elles croyoient que je me voulois moquer d'elles par cette demande.

LE plus grand fruit que l'on puisse esperer des sciences, c'est le discernement & la justesse pour distinguer ce qui est vray & évident, d'avec ce qui est faux &

46 *De l'égalité des deux Sexes.*

obscur , & pour éviter ainsi de tomber dans l'erreur , & la méprise. On est assez porté à croire que les hommes , au moins ceux qui passent pour sçavans , ont été avantage par-dessus les femmes. Neantmoins , si l'on a un peu de cette justesse dont je parle , on trouvera que c'est une des qualitez qui leur manque le plus. Car non seulement ils sont obscurs , & confus dans leurs discours , & ce n'est souvent que par cette qualité qu'ils dominent , & qu'ils s'attirent la créance des personnes simples & crédules : mais même ils rejettent ce qui est clair & évident , & se raillent de ceux qui parlent d'une manière claire & intelligible , comme étant trop facile & trop commune ; & sont les premiers à donner dans ce qu'on leur propose d'obscur , comme étant plus

myfterieux. Pour s'en convaincre il ne faut que les écouter, avec un peu d'attention , & les obliger de s'expliquer.

LES Femmes ont une disposition bien éloignée de celle-là. *Elles ont la justice d'esprit.* On observe que celles qui ont un peu veu le monde , ne peuvent souffrir que leurs enfans mêmes parlent Latin en leur présence : Elles se défient des autres qui le font : & disent assez souvent qu'elles craignent , qu'il n'y ait quelque impertinence cachée sous ces habillemens étrangers. Non seulement on ne leur entend point prononcer ces termes de sciences , qu'on appelle confalez : mais même elles ne fçauroient les retenir , quoy qu'on les repetaft souvent , & qu'elles ayent bonne memoire : & lorsqu'on leur parle obscurément , elles avoient de bonne foy qu'el-

48 *De l'égalité des deux Sexes*

les n'ont pas assez de lumiere ou d'esprit pour entendre ce que l'on dit , ou bien elles reconnoissent que ceux qui leur parlent de la sorte , ne sont pas assez instruits.

ENFIN si l'on considere de quelle façon les hommes & les femmes produisent ce qu'ils sçavent , on jugera que les uns sont comme ces ouvriers qui travaillent aux Carrieres , & qui en tirent avec peine les pierres toutes brutes & toutes informes : & que les femmes sont comme des Architectes ou des Lapidaires habiles , qui sçavent polir & mettre aisément en œuvre , & dans leur jour ce qu'elles ont entre les mains.

NON seulement on trouve un tres-grand nombre de femmes qui jugent aussi-bien des choses que si on leur avoit donné la meilleure éducation , sans avoir
ny

ny les préjugez , ny les idées confuses , si ordinaires aux sçavans ; mais même on en voit beaucoup qui ont le bon sens si juste, qu'elles parlent sur les objets des plus belles sciences , comme si elles les avoient toujours étudiées.

Elles s'énoncent avec grace. *Elles savent l'art de parler.*
Elles ont l'art de trouver les plus beaux termes de l'usage, & de faire plus comprendre en un mot , que les hommes avec plusieurs : & si l'on s'entretient des Langues en general , elles ont là-dessus des pensées qui ne se trouvent que dans les plus habiles Grammairiens. Enfin on remarque qu'elles tirent plus de l'usage seul pour le langage , que la plupart des hommes ne font de l'usage joint à l'étude.

L'ELOQUENCE est un talent *Elles savent l'éloquence.*
qui leur est si naturel & si particulier , qu'on ne peut le leur dis-

E

puter. Elles persuadent tout ce qu'elles veulent. Elles sçavent accuser & deffendre sans avoir étudié les loix ; & il n'y a gueres de Juges qui n'ayent éprouvé, qu'elles valent des Avocats. Se peut-il rien de plus fort & de plus éloquent que les lettres de plusieurs Dames , sur tous les sujets qui entrent dans le commerce ordinaire , & principalement sur les passions , dont le ressort fait toute la beauté & tout le secret de l'éloquence. Elles les touchent d'une maniere si délicate , & les expriment si naïvement, qu'on est obligé d'avoüer qu'on ne les sent pas autrement , & que toutes les Rhetoriques du monde ne peuvent donner aux hommes ce qui ne coûte rien aux femmes. Les pieces d'éloquence & de poësie , les harangues , les predications & les discours ne sont point de

trop haut goust pour elles ; & rien ne manque à leurs critiques , que de les faire selon les termes & les regles de l'art.

J E m'attens bien que ce traité ne leur échapera pas non plus : que plusieurs y trouveront à redire : les unes qu'il n'est pas proportionné à la grandeur ny à la dignité du sujet : que le tour n'en est pas assez galant ; les manieres assez nobles ; les expressions assez fortes , ny assez élevées ; qu'il y a des endroits peu touchez ; qu'on pourroit y ajouter d'autres remarques importantes : mais j'espere aussi que ma bonne volonté , & le dessein que j'ay pris de ne rien dire que de vray , & d'éviter les expressions trop fortes , pour ne point sentir le Roman , m'excuseront auprès d'elles.

E L L E S ont encore cét avantage que l'éloquence de l'action est

*Elles ont
l'éloquence
de l'action,*

52 *De l'égalité des deux Sexes.*

en elles bien plus vive , que dans les hommes. C'est assez de voir à leur mine qu'elles ont dessein de toucher , pour se rendre à ce qu'elles veulent. Elles ont l'air noble & grand , le port libre & majestueux , le maintien honneste , les gestes naturels , les manieres engageantes , la parole facile , & la voix douce & flexible. La beauté & la bonne grace , qui accompagnent leurs discours , lorsqu'ils entrent dans l'esprit , leur ouvrent la porte du cœur. Quand elles parlent du bien & du mal , on voit sur leur visage ce caractere d'honnesteté , qui rend la persuasion plus forte. Et lorsque c'est pour la vertu qu'elles veulent donner de l'amour , leur cœur paroist sur leurs levres ; & l'idée qu'elles expriment , revêtuë des ornemens du discours & des graces qui leur

sont si particulieres , en paroist cent fois plus belle.

C'EST un plaisir d'entendre une femme qui se mêle de plaider. Quelque embarras qu'il y ait dans ses affaires, elle les débrouille & les explique nettement. Elle expose précisément ses pretentions & celles de sa partie; elle montre ce qui a donné lieu au procez, par quelles voyes elle la conduit, les ressorts qu'elle a fait joüer, & toutes les procédures qu'elle a faites : & l'on découvre parmy tout cela une certaine capacité pour les affaires, que la plupart des hommes n'ont point.

*Elle s'a-
vent le
droit &
entendent
la prati-
que.*

C'EST ce qui me fait penser, que si elles étudioient le droit, elles y reüssiroient au moins comme nous. On voit qu'elles aiment plus la paix & la justice; elles souffrent avec peine les dif-

54 *De l'égalité des deux Sexes.*

ferens , & s'entremettent avec joye pour les terminer à l'amiable : leurs soins leur font trouver des biais & des expédiens singuliers pour reconcilier les esprits : & elles font naturellement dans la conduite de leur maison , ou sur celle des autres , les principales reflexions d'équité , sur lesquelles toute la Jurisprudence est fondée.

*Elles sont
propres à
l'histoire.*

DANS les recits que font celles qui ont un peu d'esprit, il y a toujours avec l'ordre , je ne sçay quel agrément qui touche plus que dans les nostres. Elles sçavent discerner ce qui est propre ou étranger au sujet ; démêler les interêts : designer les personnes par leur propre caractère : dénouer les intrigues , & suivre les plus grandes comme les plus petites , quand elles en sont informées. Tout cela se voit enco-

re mieux dans les histoires & dans les Romans des Dames ſçavantes, qui vivent encore.

COMBIEN y en a-t-il qui s'inſtruiſent autant aux ſermons, dans les entretiens, & dans quelques petits livres de pieté, que des Docteurs avec S. Thomas dans leur cabinet & ſur les bancs. La ſolidité & la profondeur avec laquelle elles parlent des plus hauts myſteres & de toute la morale Chreſtienne, les feroient prendre ſouvent pour de grands Theologiens, ſi elles avoient un chapeau, & qu'elles puſſent citer en Latin quelques paſſages.

*Elles ſſa-
vent la
Theologie.*

IL ſemble que les femmes ſoient nées pour exercer la Medecine, & pour rendre la ſanté aux malades. Leur propreté & leur complaiſance ſoulagent le mal de la moitié. Et non ſeulement elles ſont propres à appli-

*Elles en
rendent la
Medecine.*

56 *De l'égalité des deux Sexes.*

quer les remèdes ; mais mêmes à les trouver. Elles en inventent une infinité qu'on appelle petits , parce qu'ils coûtent moins que ceux d'Hypocrate , & qu'on ne les prescrit pas par ordonnance : mais qui sont d'autant plus surs & plus faciles , qu'ils sont plus naturels. Enfin elles font leurs observations dans la pratique avec tant d'exactitude , & en raisonnent si juste , qu'elles rendent souvent inutiles tous les cahiers de l'Ecole.

Elles savent le contraire des revues Astrologiques.

ENTRE les femmes de la campagne , celles qui vont travailler aux champs , se connoissent admirablement aux bizarreries des saisons ; & leurs Almanacs sont bien plus certains que ceux qu'on imprime de la main des Astrologues. Elles expliquent si naïvement la fertilité , & la sterilité des années , par les vents , par les

pluies & par tout ce qui produit les changemens de temps, qu'on ne peut les entendre là-dessus, sans avoir compassion des sçavans qui rapportent ces effets, aux Aspects, aux Approches & aux Ascendans des Planettes. Ce qui me fait juger que si on leur avoit appris, que les alterations auxquelles le corps humain est sujet, luy peuvent arriver à cause de sa constitution particuliere, par l'exercice, par le climat, par la nourriture, par l'éducation & par les rencontres differentes de la vie, elles ne s'aviseroient jamais d'en rapporter les inclinations, ny les changemens aux Influences des Astres, qui sont des corps éloignez de nous de plusieurs millions de lieuës.

D'où vient la diversité des mœurs & des inclinations,

IL est vray qu'il y a des sciences dont on n'entend point parler les femmes, parce que ce ne sont

Pourquoy on ne les entend pas parler de

*certaines
sciences.*

38 *De l'égalité des deux Sexes.*

point des sciences de mise ni de société. L'Algebre, la Geometrie, l'Optique, ne sortent presque jamais des cabinets ny des Academies sçavantes, pour venir au milieu du monde. Et comme leur plus grand usage est de donner la justesse dans les pensées; elles ne doivent paroître dans le commerce ordinaire, que secretement & comme des ressorts cachez, qui font joier de grandes machines. C'est à dire, qu'il en faut faire l'application sur les sujets d'entretien, & penser & parler juste & geometriquement, sans faire paroître qu'on est Geomettre.

*Que tout
cela est
plus visible
dans les
Dames.*

TOUTES ces observations sur les qualitez de l'esprit, se peuvent faire sans peine avec les femmes de mediocre condition: mais si on va jusques à la Cour, & qu'on ait part aux entretiens des

Dames , on y pourra remarquer toute autre chose. Il semble que leur genie soit proportionné naturellement à leur état. Avec la justesse , le discernement , & la politesse , elles ont un tour d'esprit , fin , délicat , aisé ; & je ne sçay quoy de grand & de noble , qui leur est particulier. On diroit que les objets comme les hommes , ne s'approchent d'elles , qu'avec respect. Elles les voyent toujours par le bel endroit , & leur donnent en parlant tout un autre air que le commun. En un mot , que l'on montre à ceux qui ont du goust deux lettres de Dames de conditions différentes , on reconnoitra aisément laquelle est de plus haute qualité.

COMBIEN y a-t-il eu de Dames , & combien y en a-t-il encore , qu'on doit mettre au nombre des sçavans , si on ne veut pas les

*Que les
sçavantes ,
qui sont en
grand
nombre .
sont plus*

60 *De l'égalité des deux Sexes.*

*estimables
que les sça-
vans.*

mettre au dessus. Le siècle où nous vivons en porte plus que tous les siècles passez : & comme elles ont égalé les hommes, elles sont plus estimables qu'eux, pour des raisons particulières. Il leur a falu surmonter la moleste où on élève leur sexe, renoncer aux plaisirs & à l'oisiveté où on les réduit, vaincre certains obstacles publics, qui les éloignent de l'étude, & se mettre au dessus des idées défavantageuses que le vulgaire a des sçavantes, outre celles qu'il a de leur Sexe en general. Elles ont fait tout cela : & soit que les difficultez ayent rendu leur esprit plus vif & plus pénétrant, soit que ces qualitez leur soient naturelles, elles se sont rendues à proportion plus habiles que les hommes.

ON peut dire neantmoins, sans diminuer les sentimens que

ces illustres Dames meritent, <sup>Qu'il faut
reconnoître
que les
femmes en
general
sont capa-
bles de
sciences,</sup>
que c'est l'occasion & les moyens
exterieurs, qui les ont mises en
cét état, aussi-bien que les plus
sçavans parmy nous, & qu'il y
en a une infinité d'autres qui n'en
auroient pas moins fait, si elles
eussent eu de pareils avantages.
Et puisque l'on est assez injuste
pour croire que toutes les fem-
mes sont indiscretes, lorsqu'on
en connoist cinq ou six qui le
sont; on devroit aussi estre assez
équitable, pour juger que leur
sexe est capable des sciences,
puisque l'on en voit quantité,
qui ont pû s'y élever.

On s'imagine vulgairement
que les Turcs, les Barbares, &
les Sauvages n'y sont pas si pro-
pres que les peuples de l'Europe.
Cependant, il est certain, que si
l'on en voyoit icy cinq ou six qui
eussent la capacité, ou le titre

62 *De l'égalité des deux Sexes.*

de Docteur , ce qui n'est pas impossible , on corrigeroit son jugement , & l'on avoüeroit que ces peuples estant hommes comme nous , sont capables des mêmes choses , & que s'ils estoient instruits , ils ne nous cederoient en rien. Les femmes avec lesquelles nous vivons , valent bien les Barbares & les Sauvages , pour nous obliger d'avoir pour elles des pensées qui ne soient pas moins avantageuses , ny moins raisonnables.

Si le vulgaire s'opiniastre , nonobstant ces observations , à ne vouloir pas que les femmes soient aussi propres aux sciences que nous , il doit au moins reconnoître qu'elles leur sont moins nécessaires. L'on s'y applique à deux fins , l'une de bien connoître les choses qui en sont l'objet , & l'autre de devenir vertueux

par le moyen de ces connoissances. Ainsi dans cette vie qui est si courte, la science se doit uniquement rapporter à la vertu ; & les femmes possédant celle-cy, on peut dire qu'elles ont par un bonheur singulier, le principal avantage des sciences sans les avoir étudiées.

C E que nous voyons tous les jours, nous doit convaincre qu'elles ne sont pas moins Chrestiennes, que les hommes. Elles reçoivent l'Evangile avec soumission & avec simplicité. Elles en pratiquent les maximes d'une façon exemplaire. Leur respect pour tout ce qui concerne la religion a toujours paru si grand qu'elles passent sans contredit, pour avoir plus de devotion & de pieté que nous. Il est vray que leur culte va quelquefois jusques à l'excez : mais je ne

Que les femmes ont autant de vertu que nous.

64 *De l'égalité des deux Sexes.*

trouve pas que cet excez soit si blâmable. L'ignorance où on les élève en est la cause nécessaire. Si leur zele est indiscret , au moins leur persuasion est veritable : & l'on peut dire , que si elles connoissoient parfaitement la vertu , elles l'embrasseroient bien autrement ; puisqu'elles s'y attachent si fort au travers des tenebres même.

*Elles sont
font chari-
tables.*

IL semble que la compassion qui est la vertu de l'Evangile soit affectée à leur Sexe. Le mal du prochain ne leur a pas plutôt frappé l'esprit , qu'il touche leur cœur , & leur fait venir les larmes aux yeux. N'est-ce pas par leurs mains que se font toujours faites les plus grandes distributions , dans les calamitez publiques ? Ne sont-ce pas encore aujourd'hui les Dames qui ont particulièrement soin des pauvres & des

des malades dans les Parroisses ,
qui les vont visiter dans les pri-
sons , & servir dans les hôpitaux ?
Ne sont-ce pas de pieuses filles *Les filles*
répandues dans les quartiers , qui *de la cha-*
ont charge de leur aller porter à *rité.*
certaines heures du jour , la nour-
riture & les remedes necessaires,
& à qui l'on a donné le nom de
la charité qu'elles exercent si di-
gnement ?

ENFIN , quand il n'y auroit au *Celles de*
monde de femmes qui pratiquas- *l'Hôtel-*
sent cette vertu envers le pro- *Dieu.*
chain , que celles qui servent les
malades dans l'Hôtel-Dieu , je
ne crois pas que les hommes
pussent sans injustice prétendre
en cela l'avantage par dessus leur
Sexe. Ce sont proprement ces fil-
les là desquelles il falloit enrichir
la galerie des femmes fortes :
C'est de leur vie qu'il faudroit
faire les plus grands éloges , &

66 *De l'égalité des deux Sexes.*

honnorer leur mort des plus excellens Panegyriques : puisque c'est-là qu'on voit la religion Chrestienne, c'est à dire, la vertu vraiment heroïque se pratiquer à la rigueur dans ses commandemens & dans ses conseils : de jeunes filles renoncer au monde, & à elles mêmes, résolues à une chasteté & à une pauvreté perpétuelle, prendre leur croix, & la Croix du monde la plus rude, pour se mettre le reste de leurs jours sous le joug de J E S U S-CHRIST : se consacrer dans un Hôpital, où l'on reçoit indifféremment toutes sortes de malades, de quelque país ou Religion que ce soit, pour les servir tous sans distinction, & se charger à l'exemple de leur Epoux de toutes les infirmités des hommes, sans se rebuter d'avoir sans cesse les yeux frappez des spectacles les

plus affreux : les oreilles des injures , & des cris des malades , & l'odorat de toutes les infections du corps humain : & pour marque de l'esprit qui les anime , porter de lit en lit , entre leurs bras , & encourager les misérables , non pas par de vaines paroles , mais par l'exemple effectif & personnel d'une patience , & d'une charité invincible.

Se peut-il rien concevoir de plus grand parmi les Chrétiens ? Les autres femmes ne sont pas moins portées à soulager le prochain. Il n'y a que l'occasion qui leur manque , ou d'autres occupations qui les en détournent : & je trouve qu'il est aussi indigne de s'imaginer de là comme fait le vulgaire , que les femmes soient naturellement servantes des hommes ; que de prétendre que ceux qui ont reçu de Dieu des talens

68 *De l'égalité des deux Sexes.*

particuliers, soient les serviteurs & les esclaves de ceux pour le bien desquels ils les employent.

*Comment
elles vivent
dans le Ce-
libat.*

QUELQUE genre de vie qu'em-
braissent les femmes, leur con-
duite a toujours quelque chose
de remarquable. Il semble que
celles qui vivent hors du maria-
ge, & qui demeurent dans le
monde, n'y restent que pour ser-
vir d'exemple aux autres. La mo-
destie Chrestienne paroist sur
leur visage & dans leurs habits.
La vertu fait leur principal orne-
ment. Elles s'éloignent des com-
pagnies & des divertissemens
mondains; & leur application
aux exercices de pieté, fait bien
voir qu'elles ne se sont point en-
gagées dans les soins ny dans les
embarras du mariage, pour jouir
d'une plus grande liberté d'esprit,
& n'estre obligées que de plaire
à Dieu.

IL y a autant de Monasteres Comment
elles vivent
dans les
monasteres,
sous la conduite des femmes que
des hommes : & leur vie n'y est
pas moins exemplaire. La retrai-
te y est plus grande : la penitence
aussi austere : & les Abbeſſes y
valent bien les Abbez. Elles font
des reglemens avec une ſageſſe
admirable , & gouvernent leurs
filles , avec tant de prudence, qu'il
n'y arrive point de deſordre. En-
fin l'éclat des maiſons Religieuſes,
les grands biens qu'elles poſſe-
dent , & leurs ſolides établisse-
mens ſont l'effet du bon ordre
qu'y apportent les Superieures.

LE mariage eſt l'état le plus Comment
elles vivent
dans le
mariage.
naturel , & le plus ordinaire aux
hommes. Quand il y ſont enga-
gez , c'eſt pour le reſte de leur vie.
Ils y paſſent les âges où on ne
doit agir que par raiſon. Et les
differeus accidens de la nature &
de la fortune auxquels cette condi-

tion est sujette , exerçant davantage ceux qui y sont , leur donne occasion d'y faire paroître plus d'esprit. Il ne faut pas grande expérience pour sçavoir que les femmes y sont plus propres que nous. Les filles sont capables de conduire une maison à l'âge où les hommes ont encore besoin de maistre & l'expedient le plus commun , pour remettre un jeune homme dans le bon chemin , c'est de luy donner une femme , qui le retient par son exemple , qui modere ses emportemens & le retire de la débauche.

Qu'ELLE complaisance n'employent point les femmes , pour vivre en paix avec leurs maris. Elles se soumettent à leurs ordres , elles ne font rien sans leur avis , elles se contraignent en beaucoup de choses pour éviter de leur déplaire , & elles se privent souvent

des divertissemens les plus honnestes, pour les exempter de soupçon. L'on sçait lequel des deux Sexes est le plus fidelle à l'autre, & supporte plus patiemment les malheurs qui surviennent dans le mariage, & y fait paroistre plus de sagesse.

PREsQUE toutes les maisons ne sont réglées que par les femmes, à qui leurs maris en abandonnent le gouvernement: & le soin qu'elles prennent de l'éducation des enfans, est bien plus considerable aux familles & plus important à l'Etat, que celuy qu'elles ont des biens. Elles se donnent toutes entieres à leur conservation. La crainte qu'il ne leur arrive du mal est si grande, qu'elles en perdent souvent le repos. Elles se privent avec joye, des choses les plus necessaires, afin qu'il ne leur manque rien. Elles ne sçauroient les

*Comment
elles éle-
vent leurs
enfans.*

72 *De l'égalité des deux Sexes.*

voir souffrir le moins du monde, qu'elles ne souffrent elles-mêmes jusques au fond de l'ame : & on peut dire que la plus grande de leur peine est de ne les pouvoir soulager, en se chargeant de leurs douleurs.

*Le soin
qu'elles
prennent
de leur in-
struction.*

QUI ignore avec quelle application elles travaillent à les instruire de la vertu, autant que leur petit âge en est capable? Elles tâchent de leur faire connoître & craindre Dieu, & leur enseignent à l'adorer d'une manière qui leur soit proportionnée : Elles ont soin de les mettre entre les mains des maîtres, aussi-tost qu'ils y sont propres, & choisissent ceux-cy avec toute la précaution possible, pour rendre leur éducation meilleure? Et ce qui est encore plus estimable, c'est qu'elles joignent le bon exemple à l'instruction.

SI

Si l'on vouloit descendre, dans un détail entier de toutes les rencontres de la vie, & de toutes les vertus que les femmes y pratiquent, & en examiner les plus importantes circonstances, il y auroit dequoy faire un tres-ample Panegyrique. * On pourroit représenter jusques où va leur sobriété dans le boire & dans le manger; la patience dans les incommoditez; la force & le courage à supporter les maux, les fatigues, les veilles, & les jeûnes; La moderation dans les plaisirs & dans les passions: l'inclination à faire du bien: la prudence dans les affaires, l'honnesteté en toutes les actions: en un mot on pourroit faire voir qu'il n'y a point de vertu qui ne leur soit commune avec nous, & qu'il y a au contraire quantité de défauts considerables qui sont particuliers aux hommes.

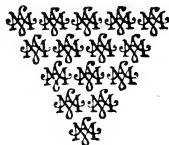
Qu'un plus ample détail seroit avantageux aux femmes.

74 *De l'égalité des deux Sexes.*

VOILA les observations generales & ordinaires sur ce qui concerne les femmes , par rapport aux qualitez de l'esprit , dont l'usage est la seule chose , qui doit mettre de la distinction entre les hommes.

COMME il n'y a gueres de rencontres où l'on ne puisse découvrir l'inclination , le genie , le vice , & la vertu , & la capacité des personnes , ceux qui se voudront détromper eux-mêmes sur le sujet des femmes , ont toujours occasion de le faire , en public , ou en particulier , à la Cour , & à la grille , dans les divertissemens , & dans les exercices , avec les pauvres comme avec les riches , en quelque état & de quelque condition qu'elles soient. Et si l'on considere avec sincerité & sans interest ce qu'on pourra remarquer à leur égard , on trouvera

que s'il y a quelques apparen-
ces peu favorables aux femmes,
il y en a encore plus qui leur sont
tres-avantageuses ; que ce n'est
point faute de merite ; mais de
bonheur ou de force , que leur
condition n'est pas égale à la nô-
tre ; & enfin que l'opinion com-
mune est un préjugé populaire &
mal fondé.





DE
L'ÉGALITÉ
DES DEUX
SEXES.

SECONDE PARTIE,

Où l'on fait voir pourquoy les témoignages qu'on peut apporter contre le sentiment de l'égalité des deux Sexes, tirez des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, des Jurisconsultes, & des Philosophes, sont tous vains & inutiles.

CE qui confirme le vulgaire dans la pensée qu'il a des femmes, c'est qu'il s'y voit appuyé par le sentiment

78 *De l'égalité des deux Sexes.*

des sçavans. Ainsi la voix publique de ceux qui dominent par la creance , s'accordant au desavantage des femmes , avec certaines apparences generales , il ne faut pas s'étonner de les voir si mal dans l'esprit des personnes simples & sans lumiere. Et il arrive en cela , comme en une infinité d'autres choses , que l'on se fortifie dans un préjugé par un autre.

L'IDE'E de la verité estant attachée naturellement à celle de la science , l'on ne manque pas de prendre pour vray ce que proposent ceux qui ont la reputation d'estre sçavans : & comme le nombre de ceux qui ne le sont que de nom , est beaucoup plus grand , que de ceux qui le sont en effet , le commun des hommes qui compte seulement les voix , se range du costé des

premiers , & embrassé d'autant plus volontiers leurs opinions , qu'elles se trouvent plus conformes à celles dont il est déjà imbu.

C'EST pourquoy voyant que les Poëtes , les Orateurs , les Historiens , & les Philosophes , publient aussi que les femmes sont inferieures aux hommes , moins nobles & moins parfaites , il se le persuade davantage , parce qu'il ignore que leur science est le même préjugé que le sien , sinon qu'il est plus étendu & plus specieux ; & qu'ils ne font que joindre à l'impression de la coûtume , le sentiment des Anciens sur l'autorité desquels toute leur certitude est fondée : & je trouve qu'à l'égard du Sexe , ceux qui ont de l'étude , & ceux qui n'en ont point , tombent dans une erreur pareille , qui est de juger que

*Idée de
la science
vulgaire.*

80 *De l'égalité des deux Sexes.*

ce qu'en disent ceux qu'ils estiment, est véritable, parce qu'ils sont déjà prévenus, qu'ils disent bien; au lieu de ne se porter à croire qu'ils disent bien, qu'après avoir reconnu qu'ils ne disent rien que de véritable.

*Contre les
authoritez
des Poëtes
& des Ora-
teurs.*

LES Poëtes & les Orateurs n'ayant pour but que de plaire & de persuader, la vray-semblance leur suffit, à l'égard du commun des hommes. Ainsi l'exageration & l'hyperbole estant tres-propres à ce dessein, en grossissant les idées, selon qu'on en a besoin, ils font le bien & le mal petit & grand comme il leur plaît; & par un tour trop ordinaire, ils attribuent à toutes les femmes en general, ce qu'ils ne connoissent qu'en quelques particulieres. Ce leur est assez d'en avoir veu quelques-unes hypocrites, pour leur faire dire que tout le

sexe est sujet à ce défaut. Les ornemens dont ils accompagnent leurs discours, contribuent merveilleusement à leur attirer la creance de ceux qui ne sont point sur leurs gardes. Ils parlent avec facilité & avec grace, & emploient certaines manieres, lesquelles estant belles, agreables, & peu communes, ébloüissent l'esprit & l'empêchent de discerner la verité. On voit contre les femmes quantité de pieces assez fortes en apparence; & l'on s'y rend, faute de sçavoir que ce qui en fait la force & la verité, ce sont les figures de l'éloquence, les Methaphores, les Proverbes, les Descriptions, les Similitudes, les Emblêmes: & parce qu'il y a d'ordinaire beaucoup de genie, & d'adresse dans ces sortes d'ouvrages, l'on s'imagine aussi qu'il n'y a pas moins de verité.

82 *De l'égalité des deux Sexes.*

T E L se persuade que les femmes aiment qu'on leur en conte, parce qu'il aura lû le sonnet de Sarazin sur la chûre de la première, qu'il feint n'estre tombée que pour avoir presté l'oreille aux fleurettes du Demon. Il est vray que l'imagination est plaisante, le tour joli, l'application assez juste dans son dessein, & la chûte tres-agreable; mais si l'on examine la piece au fond, & qu'on la reduise en Prose, l'on trouvera qu'il n'y a rien de plus faux ny de plus fade.

I L y a des gens assez simples, pour s'imaginer que les femmes sont plus portées à la furie que les hommes, pour avoir lû que les Poëtes ont représenté les Furies sous la figure des femmes: sans considerer que cela n'est qu'une imagination Poëtique: & que les peintres qui dépeignent les Har-

pies avec un visage de femme, dépeignent aussi le Demon sous l'apparence d'un homme.

J'EN ay veu entreprendre de prouver que les femmes sont inconstantes, sur ce qu'un Poëte Latin celebre a dit qu'elles sont sujettes à un changement continuël, & qu'un François les a plaisamment comparées à une giroüette qui se meut au gré du vent; faute de prendre garde que toutes ces manieres de parler des choses, ne sont propres qu'à égayer l'esprit & non pas à l'instruire.

L'ELOQUENCE vulgaire est une optique parlante, qui fait voir les objets sous telle figure & telle couleur que l'on veut; & il n'y a point de vertu qu'on ne puisse représenter comme un vice, par les moyens qu'elle fournit.

IL n'y a rien de plus ordina-

84 *De l'égalité des deux Sexes.*

re, que de trouver dans les Auteurs que les femmes sont moins parfaites & moins nobles que les hommes: mais pour des raisons on n'y en voit point. Et il y a grande apparence qu'ils en ont esté persuadés comme le vulgaire. Les femmes n'ont point de part avec nous aux avantages extérieurs, comme les sciences, & l'autorité, en quoy l'on met communément la perfection: donc elles ne sont pas si parfaites que nous. Pour en estre convaincu sérieusement, il faudroit montrer qu'elles n'y sont pas admises, parce qu'elles n'y sont pas propres. Mais cela n'est pas si aisé, qu'on s'imagine: & il ne sera pas difficile de faire voir le contraire dans la suite: & que cette erreur vient de ce qu'on n'a qu'une idée confuse de la perfection & de la noblesse.

Tous les raisonnemens , de ceux qui soutiennent que le beau Sexe n'est pas si noble , ny si excellent que le nostre sont fondez sur ce que les hommes estant les maistres , on croit que tout est pour eux ; & je suis assuré qu'on croiroit tout le contraire , encore plus fortement , c'est à dire , que les hommes ne sont que pour les femmes , si elles avoient toute l'autorité , comme dans l'Empire des Amazones.

IL est vray qu'elles n'ont icy que les emplois qu'on regarde comme les plus bas. Et il est vray aussi qu'elles n'en font pas moins à estimer : selon la religion & la raison. Il n'y a rien de bas que le vice ny de grand que la vertu : & les femmes faisant paroître plus de vertu que les hommes , dans leurs petites occupations , meritent plus d'estre estimées. Je

86 *De l'égalité des deux Sexes.*

ne ſçay même ſi à regarder ſim-
plement leur employ ordinaire ,
qui eſt de nourrir & d'élever les
hommes dans leur enfance, elles
ne ſont pas dignes du premier
rang dans la ſociété civile.

*Que les
femmes
ſont plus
eſtimables
que les
hommes
par rapport
à leur em-
ploy.*

SI nous eſtions libres & ſans
Republique, nous ne nous aſſem-
blerions que pour mieux conſer-
ver noſtre vie, en jouiſſant pai-
ſiblement des choſes qui y ſe-
roient neceſſaires; & nous eſtime-
rions davantage ceux qui y con-
triburoient le plus. C'eſt pour-
quoy nous avons accoûtumé de
regarder les Princes comme les
premiers de l'Etat, parce que
leurs ſoins & leur prévoyance
eſt la plus generale, & la plus
étendue; & nous eſtimons à
proportion ceux qui ſont au deſ-
ſous d'eux. La pluſpart preferent
les ſoldats aux Juges, parce qu'ils
s'oppoſent directement à ceux

qui attaquent la vie d'une maniere plus terrible , & chacun estime les personnes à proportion qu'il les juge utiles. Ainsi les femmes semblent estre les plus estimables , puisque le service qu'elles rendent est incomparablement plus grand , que celuy de tous les autres.

L'ON pourroit absolument se passer de Princes , de soldats , & de marchands , comme l'on faisoit au commencement du monde , & comme le font encore aujourd'huy les Sauvâges. Mais on ne peut se passer de femmes dans son enfance. Les Etats estant bien pacifiez , la pluspart des personnes qui ont l'autorité , sont comme mortes & inutiles : Les femmes ne cessent jamais de nous estre necessaires. Les Ministres de la Justice ne sont gueres que pour conserver les biens à ceux

*Quel est
crime
des fem-
mes.*

88 *De l'égalité des deux Sexes.*

qui les possèdent : & les femmes sont pour nous conserver la vie : les soldats s'employent pour des hommes faits , & capables de se deffendre ; & les femmes s'employent pour les hommes , lorsqu'ils ne sçavent pas encore ce qu'ils sont , s'ils ont des ennemis ou des amis , & lorsqu'ils n'ont point d'autres armes que des pleurs contre ceux qui les attaquent. Les Maistres , les Magistrats , & les Princes , n'agissent souvent que pour leur gloire , & leur interest particulier ; & les femmes n'agissent que pour le bien des enfans qu'elles élèvent : Enfin les peines & les soins , les fatigues & les assidueitez , auxquelles elles s'assujettissent , n'ont rien de pareil en aucun état de la société civile.

IL n'y a donc que la fantaisie qui les fasse moins estimer.

On

On recompenseroit largement un homme qui auroit apprivoisé un Tigre : l'on considere ceux qui sçavent dresser des chevaux , des singes , & des Elephans : on parle avec éloge d'un homme , qui aura composé un petit ouvrage qui luy aura coûté un peu de temps & de peine ; & l'on neglige les femmes qui mettent plusieurs années à nourrir & à former des enfans : & si l'on en recherche bien la raison , l'on trouvera que c'est parce que l'un est plus ordinaire que l'autre.

C E que les Historiens disent au desavantage des femmes, fait plus d'impression sur l'esprit, que les discours des Orateurs. Comme ils semblent ne rien avancer d'eux-mêmes , leur témoignage est moins suspect ; outre qu'il est conforme à ce dont on est déjà persuadé ; rapportant que

Contre les témoignages qu'on peut tirer de l'histoire.

H

les femmes estoient autrefois ce qu'on croit qu'elles sont à present. Mais toute l'autorité qu'ils ont sur les esprits, n'est que l'effet d'un préjugé assez commun à l'égard de l'antiquité, qu'on se représente sous l'image d'un venerable vieillard, qui ayant beaucoup de sagesse, & d'experience, n'est pas capable d'estre trompé, ny de rien dire que de vray.

CEPENDANT, les Anciens n'étoient pas moins hommes que nous, ny moins sujets à l'erreur; & l'on ne doit pas plutôt se rendre à present à leurs opinions, qu'on auroit fait de leur temps. On consideroit autrefois les femmes, comme l'on fait aujourd'huy, & avec aussi peu de raison. Ainsi tout ce qu'en ont dit les hommes doit estre suspect, parce qu'ils sont Juges & parties: & lorsque quelqu'un rapporte

contre-elles le sentiment de mille Auteurs , cette histoire ne doit estre considérée que comme une Tradition de préjugés , & d'erreurs. Il y a aussi peu de fidélité & d'exactitude dans les histoires anciennes, que dans les recits familiers , où l'on reconnoist assez , qu'il n'y en a presque point. Ceux qui les ont écrites y ont mêlé leurs passions , & leur intérêt : & la plupart n'ayant eu que des idées fort confuses du vice & de la vertu , ont souvent pris l'un pour l'autre : & ceux qui les lisent avec la préoccupation ordinaire , ne manquent pas de tomber dans le même défaut. Et dans le préjugé où ils estoient , ils ont eu soin d'exagerer les vertus & les avantages de leur Sexe ; & de rabaisser & d'affoiblir le mérite des femmes par un intérêt contraire. Cela est si facile à re-

92 *De l'égalité des deux Sexes.*

connoître , qu'il n'en faut point apporter d'exemple.

*Ce que
l'on trouve
dans l'hi-
stoire à l'a-
vantage
des fem-
mes.*

NEANMOINS , si l'on sçait débrouiller un peu le passé , l'on trouve dequoy faire voir que les femmes n'en ont point cédé aux hommes , & que la vertu qu'elles ont fait paroître est plus excellente , si on la considère sincèrement dans toutes ses circonstances. L'on peut remarquer qu'elles ont donné d'aussi grandes marques d'esprit & de capacité dans toutes sortes de rencontres. Il y en a eu qui ont gouverné de grands Etats & des Empires avec une sagesse & une moderation qui n'a point eu d'exemple : d'autres ont rendu la justice avec une intégrité pareille à celle de l'Areopage ; plusieurs ont rétably par leur prudence & par leurs conseils les Royaumes dans le calme , & leurs maris sur le Thrô-

ne. On en a veu conduire des armées, ou se deffendre sur des murailles avec un courage plus qu'heroïque. Combien y en a-t-il eu dont la chasteté n'a pû recevoir aucune atteinte, ny par les menaces épouvantables, ny par les promesses magnifiques qu'on leur faisoit, & qui ont souffert avec une generosité surprenante, les plus horribles tourmens pour la cause de la Religion ? Combien y en a-t-il eu, qui se sont rendus aussi habiles que les hommes dans toutes les sciences, qui ont pénétré ce qu'il y a de plus curieux dans la nature, de plus fin dans la Politique, & de plus solide dans la Morale ; & qui se sont élevées à ce qu'il y a de plus haut dans la Theologie Chrétienne. Ainsi l'histoire dont ceux qui sont prévenus contre le Sexe, abusent pour l'abaisser,

94 *De l'égalité des deux Sexes.*

peut servir à ceux qui le regardent avec des yeux d'équité , pour montrer qu'il n'est pas moins noble que le nostre.

*Contre les
Juriscon-
sultes.*

L'AUTORITÉ des Jurisconsultes à un grand poids , à l'égard de beaucoup de gens , sur ce qui concerne les femmes , parce qu'ils font une profession particulière de rendre à un chacun ce qui luy appartient. Ils mettent les femmes sous la puissance de leurs maris , comme les enfans sous celle de leurs peres , & disent que c'est la nature qui leur a assigné les moindres fonctions de la société , & qui les a éloignées de l'autorité publique.

L'on croit estre bien fondé de le dire aussi après eux. Mais il est permis , sans blesser le respect qu'ils meritent , de n'estre pas en cela de leur sentiment. On les embarrasseroit fort , si on les obli-

geoit de s'expliquer intelligiblement sur ce qu'ils appellent Nature en cet endroit, & de faire entendre comment elle a distingué les deux Sexes, comme ils prétendent.

IL faut considerer que ceux qui ont fait ou compilé les Loix, estant des hommes, ont favorisé leur Sexe, comme les femmes auroient peut-estre fait si elles avoient esté à leur place: & les Loix ayant esté faites depuis l'établissement des societez, en la maniere qu'elles sont à present à l'égard des femmes, les Jurisconsultes qui avoient aussi leur préjugé, ont attribué à la nature une distinction, qui ne vient que de la coutume. Outre qu'il n'étoit pas nécessaire de changer l'ordre qu'ils trouvoient établi, pour obtenir la fin qu'ils se proposoient, qui estoit de bien gouver-

96 *De l'égalité des deux Sexes.*

ner un Etat , en exerçant la justice. Enfin s'ils s'opiniâtroient à soutenir que les femmes sont naturellement dépendantes des hommes , on les combatroit par leurs propres principes , puisqu'ils reconnoissent eux-mêmes , que la dépendance & la servitude sont contraires à l'ordre de la nature , qui rend tous les hommes égaux.

LA dépendance estant un rapport purement corporel & civil, elle ne doit estre considérée que comme un effet du hazard , de la violence , ou de la coûtume : si ce n'est celle où sont les enfans à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie. Encore ne passe-t-elle point un certain âge ; où les hommes estant supposez avoir assez de raison & d'experience pour se pouvoir gouverner eux-mêmes , sont affranchis par les Loix , de l'autorité d'autrui.

[MAIS

M A I S entre les personnes d'un âge égal ou approchant, il ne devroit y avoir qu'une subordination raisonnable, selon laquelle ceux qui ont moins de lumiere, se soumettent volontairement à ceux qui en ont davantage. Et si l'on oste les Actions civiles que les Loix ont données aux hommes, & qui les rendent les Chefs de la famille, on ne peut trouver entr'eux & leurs femmes, qu'une soumission d'experience & de lumieres. Les uns & les autres s'engagent ensemble librement, en un temps où les femmes ont autant de raison, & souvent plus que leurs maris. Les promesses & les conventions du mariages sont reciproques; & le pouvoir égal sur le corps: & si les Loix donnent au mary plus d'autorité sur les biens; la nature donne à la femme plus de

98 *De l'égalité des deux Sexes.*

puissance & de droit sur les enfans. Et comme la volonté de l'un n'est pas la regle de l'autre, si une femme est obligée de faire les choses dont son mary l'avertit : celuy-cy ne l'est pas moins de suivre ce que sa femme luy fait entendre estre de son devoir : & hors les choses raisonnables, on ne peut contraindre une femme de se soumettre à son mary, que parce qu'elle a moins de force. Ce qu'on appelle agir de Turc à Maure, & non pas en gens d'esprit.

*Contre les
Philosophes.*

L'ON n'aura pas beaucoup de peine à se départir de l'opinion des sçavans, dont je viens de parler : parce qu'on pourra aisément reconnoître que leur profession ne les engage pas à s'informer si exactement de ce que les choses sont en elles-mêmes : que l'apparence & la vray-semblan-

ce suffisent aux Poètes & aux Orateurs: le témoignage de l'Antiquité aux Historiens, & la Coutume aux Jurisconsultes pour arriver à leur but : mais pour ce qui est du sentiment des Philosophes , on ne le quittera pas si facilement : parce qu'il semble qu'ils sont au dessus de toutes les considerations précédentes , comme en effet ils doivent estre , & qu'ils passent pour examiner les choses de plus près : ce qui leur attire la creance commune , & fait tenir pour indubitable ce qu'ils proposent , sur tout lorsqu'ils ne détruisent point les sentimens où l'on est.

A I N S I le vulgaire se fortifie dans l'opinion qu'il a de l'inégalité des deux Sexes , parce qu'il y voit aussi ceux desquels il regarde les jugemens comme la regle des siens , faute de sçavoir ,

*Ce que
c'est que les
Philoso-
phes de
l'Ecole.*

que presque tous les Philosophes n'ont point d'autre regle que luy, & que ce n'est pas par science qu'ils prononcent, principalement sur la matiere dont il s'agit. Ils ont porté leurs préjuges dans les Ecoles, & ils n'y ont rien appris qui servist à les en tirer : au contraire, toute leur science est fondée sur les jugemens qu'ils ont faits dès le berceau ; & c'est parmy eux un crime ou une erreur de revoquer en doute ce qu'on a crû avant l'âge de discretion. On ne leur apprend point à connoître l'homme par le corps, ny par l'esprit : Et ce qu'ils en enseignent communément peut tres-bien servir à prouver qu'il n'y a entre nous & les bestes que le plus & le moins. On ne leur dit pas un mot des Sexes : on suppose qu'ils les connoissent assez ; bien loin

d'en examiner la capacité & la difference veritable & naturelle; ce qui est un point des plus curieux, & peut estre aussi des plus importans de la Physique & de la Morale. Ils passent des années entieres, & quelques-uns toute leur vie, à des bagatelles, & à des Estres de raison, & à ruminer s'il y au delà du monde des espaces imaginaires, & si les Atomes ou la petite poussiere, qui paroît dans les rayons du Soleil, est divisible à l'infiny. Quel fond peut-on faire sur ce que des sçavans de cette sorte disent, quand il s'agit de choses serieuses & importantes ?

ON pourroit penser neanmoins qu'encore qu'ils s'instruisent si mal, leurs principes fussent peut-estre pour découvrir lequel des deux Sexes a naturellement quelque avantage sur l'autre;

101 *De l'égalité des deux Sexes.*

mais cette pensée ne peut venir qu'à ceux ou qui ne les connoissent pas , ou qui en sont prévenus. La connoissance de nous-mêmes est absolument nécessaire pour bien traiter cette question ; & particulièrement la connoissance du corps , qui est l'organe des sciences ; de même que pour sçavoir comment les lunettes d'approche grossissent les objets , il faut en connoître la fabrique. Ils n'en parlent qu'en passant , non plus que de la vérité & de la science , c'est à dire , de la methode d'acquérir des connoissances certaines & veritables ; sans quoy il est impossible de bien examiner si les femmes en sont aussi capables que nous : & sans m'amuser à rapporter les idées qu'ils en donnent , je diray icy en general , ce que j'en crois.

Tous les hommes estant faits

Seconde Partie.

103

Les uns comme les autres, ont les mêmes sentimens, & les mêmes idées des choses naturelles ; par exemple, de la lumière, de la chaleur, & de la dureté ; & toute la science que l'on tâche d'en avoir, se réduit à connoître au vray quelle est la disposition particulière, intérieure & extérieure de chaque objet, pour produire en nous les pensées & les sentimens que nous en avons. Tout ce que les Maîtres peuvent faire pour nous conduire à cette connoissance, c'est d'appliquer nostre esprit à ce que nous remarquons, pour en examiner les apparences & les effets, sans précipitation ny préjugé, & de nous montrer l'ordre qu'il faut tenir dans la disposition de nos pensées, pour trouver ce que nous cherchons.

*En quoy
consiste la
science.*

P'AR exemple, si une personne sans étude me prioit de luy

*En quoy
consiste la
liquidité.*

expliquer, en quoy consiste la liquidité de l'eau, je ne luy en affirmerois rien ; mais je luy demanderois ce qu'elle en a observé, comme, que si l'eau n'est renfermée dans un vase, elle se répand ; c'est à dire, que toutes ses parties se separent & se desunissent d'elles-mêmes, sans que l'on y introduise de corps étranger ; que l'on y fait entrer ses doigts sans peine, & sans y trouver la résistance des corps durs, & qu'en y mettant du sucre ou du sel, on s'apperçoit que ces deux sortes de corps se diminuent peu à peu, & que leurs parcelles sont emportées dans tous les endroits de la liqueur.

JUSQUES-LA je ne luy apprendrois rien de nouveau ; & si je luy avois fait entendre de la même façon, ce que c'est qu'estre en repos, ou en mouvement, je

la porterois à reconnoître que la nature des liqueurs consiste en ce que leurs parties insensibles sont dans un mouvement perpetuel , ce qui oblige de les renfermer dans un vase , & les dispose à donner aisément entrée aux corps durs ; & que les parcelles de l'eau estant petites, lisses, pointuës, venant à s'insinuer dans les pores du sucre , en ébranlent & en divisent les parties par leur rencontre , & se mouvant en tout sens , emportent en tous les endroits du vase , ce qu'elles ont séparé.

CETTE idée des liqueurs , qui est une partie détachée du corps de la Physique paroîtroit bien plus claire , si on la voyoit dans son rang : & elle n'a rien que le commun des femmes ne soit capable d'entendre. Le reste de toutes nos connoissances estant proposé avec ordre , n'a pas plus

de difficulté, & si l'on y fait attention, l'on trouvera que chaque science de raisonnement demande moins d'esprit, & moins de temps qu'il n'en faut, pour bien apprendre le Point ou la Tapisserie.

Il ne faut pas plus d'esprit pour apprendre le Point & la Tapisserie que pour apprendre la Physique.

EN effet, les idées des choses naturelles sont nécessaires, & se forment toujours en nous de la même façon. Adam les avoit comme nous les avons : les enfans les ont comme les vieillards, & les femmes comme les hommes : & ces idées se renouvellent, se fortifient, & s'entretiennent par l'usage continuël des sens. L'esprit agit toujours ; & qui sçait bien comment il agit en une chose, découvre sans peine comment il agit en toutes les autres. Il n'y a que le plus & le moins entre l'impression du Soleil & celle d'une étincelle. Pour

bien penser là-dessus , l'on n'a besoin ny d'adresse , ny d'exercice de corps.

IL n'en est pas de même des ouvrages dont j'ay parlé. Il y faut encore plus appliquer son esprit : Les idées en étant arbitraires , sont plus difficiles à prendre , & à retenir ; ce qui est cause qu'il faut tant de temps pour bien sçavoir un métier , c'est qu'il dépend d'un long exercice : il faut de l'adresse pour bien garder les proportions sur un cannevas , pour distribuer également la soye ou la laine , pour mélanger avec justesse les couleurs ; pour ne pas trop serrer ny trop relâcher les points , pour n'en mettre pas plus en un rang qu'en l'autre ; pour faire les Nuances imperceptibles : En un mot , il faut sçavoir faire & varier en mille manieres différentes les ouvrages de l'art

pour y estre habile ; au lieu que dans les sciences il ne faut que regarder avec ordre des ouvrages tous faits, & toujours uniformes : & toute la difficulté d'y reüssir vient moins des objets & de la disposition du corps, que du peu de capacité dans les Maîtres.

IL ne faut donc plus tant s'étonner de voir des hommes & des femmes sans étude s'entretenir des choses qui regardent les sciences ; puisque la Methode de les apprendre ne sert qu'à rectifier le bon sens, qui s'est confondu par la précipitation, par la coûtume, & par l'usage.

L'IDÉE qu'on vient de donner de la science en general pourroit suffire pour persuader les personnes de préoccupées, que les hommes & les femmes en sont également capables ; Mais parce que l'opinion contraire est

des plus enracinés ; il faut pour l'arracher entièrement, la combattre par principes, afin que joignant les apparences favorables au beau sexe, qu'on a présentées dans la première partie, avec les raisons physiques, qu'on va apporter, l'on puisse absolument estre convaincu en sa faveur.

Que les femmes considérées selon les principes de la saine Philosophie, sont autant capables que les hommes de toutes sortes de connoissances.

IL est aisé de remarquer, que la difference des sexes ne regarde que le Corps : n'y ayant proprement que cette partie qui serve à la production des hommes ; & l'Esprit ne faisant qu'y prêter son consentement, & le faisant en tous de la même ma-

*L'Esprit
n'a point de
sexe.*

110 *De l'égalité des deux Sexes.*

niere, on peut conclure qu'il n'a point de sexe.

*Il est égal
dans tous
les hommes.*

Si on le considere en luy-même, l'on trouve qu'il est égal & de même nature en tous les hommes, & capable de toutes sortes de pensées : les plus petites l'occupent comme les plus grandes ; il n'en faut pas moins pour bien connoître un Ciron, qu'un Elephant : quiconque sçait enquoy consiste la lumiere & le feu d'une étincelle, sçait aussi ce que c'est que la lumiere du Soleil. Quand on s'est accoustumé à penser aux choses qui ne regardent que l'Esprit, l'on y voit tout au moins aussi clair que dans ce qu'il y a de plus materiel, qui se connoît par les sens. Je ne découvre pas plus de difference entre l'esprit d'un homme grossier & ignorant, & celui d'un homme délicat & éclairé, qu'entre l'esprit d'un mê-

Seconde Partie. III

me homme considéré à l'âge de dix ans , & à l'âge de quarante : & comme il n'en paroît pas davantage entre celui des deux sexes , on peut dire que leur différence n'est pas de ce costé là. La constitution du Corps ; mais particulièrement l'éducation , l'exercice , & les impressions de tout ce qui nous environne estant par tout les causes naturelles & sensibles de tant de diversitez qui s'y remarquent.

D'où vient la différence qui est entre les hommes.

C'EST Dieu qui unit l'Esprit au Corps de la femme , comme à celui de l'homme , & qui l'y unit par les mêmes Loix. Ce sont les sentimens , les passions , & les volonteze , qui font & entretiennent cette union ; & l'esprit n'agissant pas autrement dans un sexe , que dans l'autre , il y est également capable des mêmes choses.

L'Esprit agit dans les femmes comme dans les hommes.

112 *De l'égalité des deux Sexes.*

*Il s'aperçoit
des choses
de la même
façon, dans
les deux
sexes.*

C E L A est encore plus clair à considérer seulement la teste , qui est l'unique organe des sciences , & où l'Esprit fait toutes ses fonctions, l'Anatomie la plus exacte ne nous fait remarquer aucune difference dans cette partie , entre les hommes & les femmes : le cerveau de celles-cy est entièrement semblable au nôtre : les impressions des sens s'y reçoivent , & s'y rassemblent de même façon & ne s'y conservent point autrement pour l'Imagination & pour la Memoire. Les femmes entendent comme nous , par les oreilles ; elles voyent par les yeux, & elles goustent avec la langue ; & il n'y a rien de particulier dans la disposition de ces organes , sinon que d'ordinaire elles les ont plus delicats ; ce qui est un avantage. De sorte que les objets extérieurs les touchent de la même

même façon, la lumière par les yeux, & le son par les oreilles.

Qui les empêchera donc de s'appliquer à la considération d'elles-mêmes : d'examiner en quoy con-

Les femmes sont capables de la Metaphysique.

siste la nature de l'Esprit; combien il a de sortes de pensées, & comment elles s'excitent à l'occasion de certains mouvements corporels; de consulter ensuite les idées naturelles qu'elles ont de Dieu, & de commencer par les choses spirituelles à disposer avec ordre leurs pensées, & à se faire la science qu'on appelle Metaphysique.

PUISQU'ELLES ont aussi des yeux & des mains, ne pourroient-elles pas faire elles-mêmes, ou voir faire à d'autres la dissection d'un Corps humain, en considérer la Symmetrie & la structure, remarquer la diversité, la différence & le rapport de ses parties,

Elles sont capables de la Physique & de la Medecine.

114 *De l'égalité des deux Sexes.*

leurs figures , leurs mouvements , & leurs fonctions , les alterations , dont elles sont susceptibles , & conclure de là le moyen de les conserver dans une bonne disposition , & de les y rétablir , quand elle est une fois changée.

IL ne leur faudroit plus pour cela , que connoître la nature des Corps extérieurs , qui ont rapport avec le leur , en découvrir les proprietéz , & tout ce qu'elles rend capables d'y faire quelque impression bonne ou mauvaise : cela se connoît par le ministère des sens , & par les diverses expériences qu'on en fait : & les femmes étant également capables de l'un & de l'autre , peuvent apprendre aussi bien que nous , la Physique & la Medecine.

FAUT il tant d'esprit , pour connoître , que la respiration est

absolument nécessaire à la conservation de la vie; & qu'elle se fait par le moyen de l'air, qui entrant par le canal du nez & de la bouche, s'insinuë dans les poumons, pour y rafraichir le sang qui y passe en circulant, & y cause des alterations différentes, selon qu'il est plus ou moins grossier par le mélange des vapeurs & des exhalaisons, dont on le voit quelque fois mêlé.

EST-CE une chose si difficile, En quoy que de découvrir, que le goust consiste le des alimens goust. consiste de la part du Corps, dans la différente maniere dont ils sont delayez sur la langue par la salive ? Il n'y a personne qui ne sente après le repas, que les viandes qu'on met alors dans la bouche, s'y divisant tout autrement que celles dont on s'est nourry, y causent un sentiment moins agreable. Ce qui

116 *De l'égalité des deux Sexes.*

reste à connoître des fonctions du corps humain, considéré avec ordre, n'a pas plus de difficulté.

Elles peuvent connoître les Passions.

LES Passions sont assurément ce qu'il y a de plus curieux en cette matiere. On y peut remarquer deux choses, les mouvements du corps, avec les pensées & les émotions de l'ame, qui y sont jointes. Les femmes peuvent connoître cela aussi aisément que nous. Quant aux causes qui excitent les Passions, on sçait comment elles le font, quand on a une fois bien compris par l'étude de la Physique la maniere dont les choses qui nous environnent, nous importent & nous touchent; & par l'experience & l'usage, comment nous y joignons & en separons nos volontez.

Elles peuvent ap-

EN faisant des Meditations regulieres sur les objets des trois

sciences dont on vient de parler, ^{prendre la} une femme peut observer que l'ordre de ses pensées doit suivre celui de la nature, qu'elles sont justes lors qu'elles y sont conformes, qu'il n'y a que la précipitation dans nos Jugemens, qui empêche cette justesse : & remarquant ensuite l'Economie qu'elle auroit gardée pour y arriver, elle pourroit faire des reflexions, qui luy serviroient de regle pour l'avénir, & s'en former une Logique.

SI l'on disoit nonobstant cela, que les femmes ne peuvent pas acquérir, par elles-mêmes ces connoissances, ce qui se diroit gratis; au moins ne pourroit-on nier qu'elles le puissent avec le secours des Maîtres & des livres, comme l'ont fait les plus habiles gens, dans tous les siècles.

IL suffit d'alleguer la propre ^{Les Mathématiques}

ré reconnuë du Sexe pour faire croire qu'il est capable d'entendre les proportions de Mathématique : & nous nous contredisons nous-mêmes de douter, que s'il s'appliquoit à la construction des Machines, Il n'y réussist aussi bien que le nôtre, puisque nous luy attribüons plus de genie, & plus d'artifice.

*Elles sont
capables de
l'Astrono-
mie.*

IL ne faut que des yeux & un peu d'attention pour observer les Phenomenes de la nature, pour remarquer que le Soleil, & tous les corps lumineux, qui sont au Ciel, sont des feux veritables, puis qu'ils nous frappent & nous éclairent de même que les feux d'icy bas; qu'ils paroissent successivement répondre à divers endroits de la terre, & pour pouvoir ainsi juger des leurs mouvements & de leur cours : & quiconque peut rouler dans sa teste

de grands desseins, & en faire jouïr les ressorts, y peut aussi faire rouler avec justesse toute la machine du monde, s'il en a une fois bien observé les diverses apparences.

Nous avons déjà trouvé dans les femmes toutes les dispositions qui rendent les hommes propres aux sciences, qui les regardent en eux-mêmes : & si nous continuons d'y regarder d'auSSI près, nous y trouverons encore celles qu'il faut pour les sciences, qui les concernent comme liez avec leurs semblables dans la société civile.

Distinction entre les sciences.

C'EST un défaut de la Philosophie vulgaire de mettre entre les sciences une si grande distinction, qu'on ne peut gueres suivant la Methode qui luy est particulière, reconnoître aucune liaison entre-elles. Ce qui est

120 *De l'égalité des deux Sexes.*
cause que l'on restreint si fort
l'étendue de l'esprit humain , en
s'imaginant , qu'un même hom-
me n'est presque jamais capable
de plusieurs sciences ; que pour
estre propre à la Physique & à
la Medecine , on ne l'est pas pour
cela à l'Eloquence , ny à la Theo-
logie ; & qu'il faut autant de ge-
nies differens , qu'il y a de scien-
ces differentes.

CETTE pensée vient d'une
part , de ce que l'on confond or-
dinairement la nature avec la
coûtume , en prenant la disposi-
tion de certaines personnes , à
une science plutôt qu'à l'autre ,
pour un effet de leur constitution
naturelle , au lieu que ce n'est
souvent qu'une inclination ca-
suelle , qui vient de la necessi-
té , de l'éducation ou de l'ha-
bitude : & de l'autre part , faute
d'avoir remarqué qu'il n'y a pro-
prement

prement qu'une science au monde , qui est celle de nous-mêmes , & que toutes les autres n'en sont que des applications particulières.

EN effet, la difficulté que l'on trouve aujourd'hui à apprendre les Langues , la Morale , & le reste consiste en ce qu'on ne sçait pas les rapporter à cette science générale : d'où il pourroit arriver, que tous ceux qui croiroient les femmes capables de la Physique, & de la Medecine , n'estimeroient pas pour cela qu'elles le fussent de celles dont on va parler. Cependant , la difficulté est égale des deux costez : il s'agit par tout de bien penser. On le fait en appliquant serieusement son esprit aux objets qui se presentent , pour s'en former des idées claires & distinctes , pour les envisager par toutes leurs fa-

I.

122 *Del'égalité des deux Sexes.*

ces , & tous leurs rapports différens , & pour n'en juger , que sur ce qui paroist manifestement véritable. Il ne faut avec cela que disposer ses pensées dans un ordre naturel , pour avoir une science parfaite. Il n'y a rien en cela qui soit au dessus des femmes ; & celles qui seroient instruites par cette voye , de la Physique & de la Medecine , seroient capables d'avancer de même dans toutes les autres ?

*Elles sont
capables de
la Gram-
maire.*

POURQUOY ne pourroient-elles pas reconnoistre que la nécessité de vivre en société nous obligeant de communiquer nos pensées par quelques signes extérieurs, le plus commode de tous est la parole , qui consiste dans l'usage des mots , dont les hommes sont convenus. Qu'il doit y en avoir autant de sortes qu'il y a d'idées ; qu'il faut qu'ils ayent

entr'eux quelque rapport de son & de signification pour les pouvoir apprendre & retenir plus aisément, & pour n'estre pas obligé de les multiplier à l'infiny ; qu'il les faut arranger dans l'ordre le plus naturel, & le plus conforme à celuy de nos pensées, & n'en employer dans le discours, qu'autant qu'on en a besoin, pour se faire entendre.

Ces réflexions mettroient une femme en état de travailler en Academicienne à la perfection de sa langue naturelle, reformant ou retranchant les mauvais mots, en introduisant de nouveaux, réglant l'usage sur la raison, & sur les idées justes qu'on a des Langues : Et la methode avec laquelle elle auroit appris celle de son país, luy serviroit merveilleusement à apprendre celles des étrangers, à en découvrir les délica-

124 *De l'égalité des deux Sexes.*

teffes , à en lire les auteurs , & à devenir ainfi tres-habile dans la Grammaire , & dans ce qu'on appelle Humanitez.

*L'Elo-
quence.*

LES femmes auffi-bien que les hommes ne parlent que pour faire entendre les choses comme elles les connoiffent & pour difpofer leurs femblables à agir comme elles fouhaittent , ce qu'on appelle perfuader. Elles y reüffiffent naturellement mieux que nous. Et pour le faire encore avec art , elles n'auroient qu'à s'étudier à prefenter les choses, comme elles fe prefentent à elles, ou qu'elles s'y prefenteroient , fi elles eftoient à la place de ceux qu'elles voudroient toucher. Tous les hommes eftant faits de même maniere , font prefque toujours émûs de même par les objets ; & s'il y a quelque difference, elle vient de leurs inclinations,

de leurs habitudes, ou de leur état: ce qu'une femme connoistroit avec un peu de réflexion & d'usage; & sçachant disposer ses pensées, en la façon la plus convenable, les exprimer avec politesse & avec grace, & y ajuster les gestes, l'air du visage, & la voix, elle posséderoit la véritable Eloquence.

IL n'est pas croyable que les *La Morale* femmes puissent pratiquer si hautement la vertu, sans estre capables d'en pénétrer les maximes fondamentales. En effet, une femme déjà instruite, comme on l'a représentée, découvreroit elle même les regles de sa conduite, en découvrant les trois sortes de devoirs qui comprennent toute la Morale, dont les premiers regardent Dieu, les seconds nous regardent nous-mêmes, & les troisièmes nostre prochain. Les idées

126 *De l'égalité des deux Sexes.*

claires & distinctes qu'elle auroit formées de son esprit, & de l'union de l'esprit avec le corps, la porteroient infailliblement à reconnoître qu'il y a un autre esprit infiny, Auteur de toute la nature, & à concevoir pour luy les sentimens sur lesquels la Religion est fondée. Et après avoir appris par la Physique en quoy consiste le plaisir des sens, & de quelle façon les choses exterieures contribuent à la perfection de l'esprit & à la conservation du corps, elle nemanqueroit pas de juger qu'il faut estre ennemy de soy-même pour n'en pas user avec beaucoup de moderation. Si elle venoit ensuite à se considerer comme engagée dans la société civile avec d'autres personnes semblables à elle, & sujettes aux mêmes passions, & à des besoins qu'on ne peut satis-

faire sans une assistance mutuelle; elle entreroit sans peine dans cette pensée de laquelle dépend toute nostre justice, qu'il faut traiter les autres, comme on veut estre traité; & qu'on doit pour cela reprimer ses desirs, dont le déreglement qu'on appelle Cupidité, cause tout le trouble & tout le malheur de la vie.

ELLE se confirmeroit davantage dans la persuasion du dernier de ces devoirs, si elle poussoit plus loin sa pointe, en découvrant le fond de la Politique, & de la Jurisprudence. Comme l'une & l'autre ne regarde que les devoirs des hommes entr'eux; elle jugeroit que pour comprendre à quoy ils sont obligez dans la société civile, il faut sçavoir ce qui les a portez à la former. Elle les considereroit donc comme hors de cette société, & elle les

*Le Droit
de la Poli-
tique.*

trouveroit tous entierement libres & égaux , & avec la seule inclination de se conserver , & un droit égal sur tout ce qui y feroit nécessaire. Mais elle remarquerait que cette égalité les engageant dans une guerre , ou une défiance continuelle , ce qui seroit contraire à leur fin , la lumière naturelle dicteroit , qu'ils ne pourroient vivre en paix , sans relâcher chacun de son droit , & sans faire des conventions , & des Contrats : que pour rendre ces actions valides & se tirer d'inquietude , ce seroit une nécessité d'avoir recours à un Tiers , lequel prenant l'autorité contraindrait chacun de garder ce qu'il auroit promis aux autres ; que celui-cy n'ayant esté choisi que pour l'avantage de ses sujets , il ne devroit point avoir d'autre but ; & que pour arriver à la fin de son éta-

blissement , il faudroit qu'il fût maistre des biens & des personnes , de la paix , & de la guerre.

EN examinant à fond cette matiere , qui empêcheroit qu'une femme ne trouvast ce que c'est que l'Equité naturelle ; ce que c'est que Contract , autorité , & obeïssance ; quelle est la nature de la Loy , quel usage on doit faire des peines , en quoy consiste le droit Civil & celui des gens , quels sont les devoirs des Princes , & des sujets : En un mot , elle apprendroit par ses propres réflexions & par les Livres , ce qu'il faut pour estre Jurisconsulte , & Politique.

A P R È S qu'elle auroit acquis une parfaite connoissance d'elle-même , & qu'elle se seroit solidement instruite des regles generales de la conduite des hommes , elle seroit peut-estre bien-aïse de

La Géographie.

130 *De l'égalité des deux Sexes.*

s'informer aussi de quelle maniere on vit dans les pais étrangers. Comme elle auroit remarqué que les changemens de temps, de saisons, de lieu, d'âge, de nourriture, de compagnie, d'exercice luy auroient causé des alterations & des passions differentes, ellen'auroit pas de peine à reconnoistre que ces diversitez là produisent le même effet, à l'égard des peuples entiers : qu'ils ont des inclinations, des coûtures, des mœurs, & des loix differentes, selon qu'ils sont plus près ou plus loin des Mers, du Midy, ou du Septentrion, selon qu'il y a des plaines, des montagnes, des rivières, & des bois chez-eux, que le terroir est plus ou moins fertile, & porte des nourritures particulieres ; & selon le commerce, & les affaires qu'ils ont avec d'autres peuples voisins, ou éloi-

*q'ou vient
la diversité
des mœurs
qui se voit
entre les
peuples.*

gnez ; Elle pourroit étudier toutes ces choses , & apprendre ainsi quelles sont les mœurs, les richesses , la religion , le gouvernement , & les intérêts de vingt ou trente Nations différentes , aussi facilement que d'autant de familles particulières. Car pour ce qui est de la situation des Royaumes , du rapport des Mers & des Terres, des Isles & du Continent ; il n'y a pas plus de difficulté à l'apprendre dans une Carte , qu'à sçavoir les quartiers & les rues de sa Ville , & les routes de la Province où l'on demeure.

LA connoissance du présent pourroit luy faire naître l'envie de connoître aussi le passé ; & ce qu'elle auroit retenu de Geographie luy seroit d'un grand secours dans ce dessein , luy donnant moyen d'entendre mieux les affaires , comme les guerres , les

*L'histoire
profane.*

voyages, & les negotiations, luy marquant les lieux où elles se font faites; les passages, les chemins, & la liaison des Etats. Mais ce qu'elle sçauroit de la maniere d'agir des hommes en general, par les réflexions qu'elle auroit faites sur elle-même, la feroit entrer dans le fin de la Politique, des interets, & des passions; & l'aideroit à découvrir, le mobile & le ressort des entreprises, la source des revolutions, & à suppléer dans les grans desseins, les petites choses qui les ont fait reüssir, & qui sont échappées aux Historiens: & suivant les idées justes qu'elle auroit du vice & de la vertu, elle remarquerait la flaterie, la passion, & l'ignorance des Auteurs, & se garantirait ainsi de la corruption, que l'on prend dans la lecture des Histoires, où ces défauts sont mé-

lez ordinairement. Comme la Politique ancienne n'estoit pas si raffinée que la moderne, & que les interets des Princes estoient moins liez autrefois qu'apresent, & le commerce moins étendu, il faut plus d'esprit, pour entendre & démêler les Gazettes, que Titelive & Quinte-curse.

IL y a quantité de personnes qui trouvent l'histoire Ecclesiastique plus agreable & plus solide, que l'histoire prophane ou civile : parce qu'on y remarque, que la raison & la vertu sont poussées plus loin ; & que les passions & les préjugez couverts du prétexte de la religion, font prendre à l'esprit un tour tout particulier dans sa conduite. Une femme s'y appliqueroit avec d'autant plus d'affection, qu'elle la jugeroit plus importante : elle se convaincroit que les Livres de l'Ecritu-

*L'histoire
Ecclesiasti-
que & la
Theologie.*

134 *De l'égalité des deux Sexes.*

re ne sont pas moins authentiques que tous les autres que nous avons ; qu'ils contiennent la véritable Religion , & toutes les maximes sur lesquelles elle est fondée ; que le nouveau Testament où commence proprement l'histoire du Christianisme , n'est pas plus difficile à entendre que les Auteurs Grecs & Latins ; que ceux qui le lisent dans la simplicité des enfans , ne cherchant que le Royaume de Dieu , en découvrent la vérité & le sens avec plus de facilité & de plaisir , que celui des Enigmes , des Emblèmes , & des Fables. Et après s'estre réglé l'esprit par la morale de JESUS-CHRIST, elle se trouveroit en état de diriger ses semblables , de lever leurs scrupules , & de résoudre les cas de conscience avec plus de solidité , que si elle s'étoit remply la teste de tous les Casuistes du monde.

J E ne vois rien qui empêchast que dans la suite de son étude , elle n'observast aussi facilement que feroit un homme , comment l'Evangile est passé de main en main , de Royaume en Royaume , de siecle en siecle , jusques au sien ; qu'elle ne prist par la lecture des Peres l'idée de la vraie Theologie , & ne trouvast qu'elle ne consiste qu'à sçavoir l'histoire des Chrestiens & les sentimens particuliers , de ceux qui en ont écrit. Ainsi elle se rendroit assez habile pour faire des ouvrages sur la Religion , pour annoncer la verité , & pour combattre les nouveautez , en montrant ce qui a toujours esté crû , & dans toute l'Eglise , sur les matieres contestées.

Si une femme est capable de s'instruire par l'histoire de ce que sont toutes les societez publiques,

*Le droit
Civile.*

136 *De l'égalité des deux Sexes.*

comment-elles se sont formées, & comment-elles se maintiennent en vertu d'une autorité fixe & constante , exercée par des Magistrats & des Officiers subordonnez les uns aux autres , elle ne l'est pas moins de s'informer de l'application de cette autorité , dans les Loix , les Ordonnances , & les Reglemens , pour la conduite de ceux qui y sont soumis , tant pour le rapport des personnes , selon les diverses conditions , que pour la possession & pour l'usage des biens. Est-ce une chose si difficile à sçavoir , quel rapport il y a entre un mary & sa femme , entre le pere & les enfans , entre le maistre & les domestiques , entre un Seigneur & ses vassaux , entre ceux qui sont alliez , entre un Tuteur & un Pupille ? Y a-t-il tant de mystere à entendre ce que c'est que de posseder

feder par achat , par échange , par donation , par legs , par testament , par prescription , par usufruit , & quelles sont les conditions necessaires , pour rendre ces usages valides ?

IL ne paroist pas qu'il falle plus d'intelligence pour bien prendre l'esprit de la société Chrétienne , que celuy de la société Civile ; pour former une idée juste de l'autorité qui luy est particuliere , & sur laquelle est fondée toute sa conduite , & pour distinguer précisément celle que JESUS-CHRIST a laissée à son Eglise , d'avec la domination qui n'appartient qu'aux Puissances temporelles. Après avoir fait cette distinction absolument necessaire pour bien entendre le Droit-Canon, une femme le pourroit étudier , & remarquer comment l'Eglise s'est réglée sur le

*Le Droit-
Canon.*

138 *De l'égalité des deux Sexes.*

Civil , & comment l'on a mêlé la juridiction ſeculiere avec la ſpirituelle ; en quoy conſiſte la Hiérarchie ; quelles ſont les fonctions des Prélats , ce que peuvent les Conciles , les Papes , les Eveſques , & les Pasteurs : ce que c'eſt que Diſcipline , quelles en ſont les regles , & les changemens : Ce que c'eſt que Canons , privileges , & exemptions : Comment ſe ſont établis les benefices , quel en eſt l'uſage & la poſſeſſion : En un mot , quelles ſont les Coutumes & les Ordonnances de l'Egliſe , & les devoirs de tous ceux qui la compoſent. Il n'y rien là dequoy une femme ne ſoit tres-capable , & ainſi elle pourroit devenir très-ſçavante dans le Droit-Canon.

VOILA quelques idées generales des plus hautes connoiſſances dont les hommes ſe ſont

servis pour signaler leur esprit & pour faire fortune , & dont ils sont depuis si long-temps en possession au préjudice des femmes. Et quoy qu'elles n'y ayent pas moins de droit qu'eux , il ont neantmoins à leur égard des pensées & une conduite qui sont d'autant plus injustes , qu'on ne voit rien de pareil dans l'usage des biens du corps.

L'ON a jugé à propos que la prescription eust lieu pour la paix & la seureté des familles : c'est à dire , qu'un homme qui auroit joüy du bien d'autrui sans trouble & de bonne foy , durant un certain espace de temps , en demeurerait possesseur , sans qu'on y peust rien prétendre après. Mais on ne s'est jamais avisé de croire que ceux qui en estoient décheus par negligence, ou autrement , fussent incapables

140 *De l'égalité des deux Sexes.*

d'y rentrer par quelque voye, & l'on n'a jamais regardé leur inhabilité que comme civile.

Au contraire, l'on ne s'est pas contenté de ne point rappeler les femmes au partage des sciences & des emplois, après une longue prescription contre-elles; on a passé plus loin, & l'on s'est figuré que leur exclusion est fondée sur une impuissance naturelle de leur part.

*Ce n'est
point à cau-
se d'une in-
disposition
naturelle
que les
femmes
sont excluses
des scien-
ces,*

C E P E N D A N T il n'y a rien de plus chimerique, que cette imagination. Car soit que l'on considère les sciences en elles-mêmes, soit qu'on regarde l'organe qui sert à les acquérir, on trouvera que les deux Sexes y sont également disposez. Il n'y a qu'une seule methode, & une seule voye pour insinuer la verité dans l'esprit, dont elle est la nourriture, comme il n'y en a qu'une pour

faire entrer les alimens , dans toutes sortes d'estomacs pour la subsistance du corps. Pour ce qui est des différentes dispositions de cet organe, qui rendent plus ou moins propres aux sciences , si l'on veut reconnoître de bonne foy ce qui en est , on avouera que le plus est pour les femmes.

L'o n ne peut disconvenir , que *ceux qui sont les plus propres aux sciences.* ceux d'entre les hommes qui sont si grossiers & si materiels , ne soient ordinairement stupides , & qu'au contraire les plus délicats sont toujours les plus spirituels. Je trouve là-dessus l'expérience trop generale & trop constante , pour avoir besoin de l'appuyer icy de raisons : ainsi le beau Sexe estant d'un temperament plus délicat que le nostre , ne manqueroit pas de l'égalér au moins , s'il s'appliquoit à l'étude.

J E prévois bien que cette pen-

142. *De l'égalité des deux Sexes.*

lée ne sera pas goûtée de beaucoup de gens qui la trouveront un peu forte. Je n'y sçaurois que faire : l'on s'imagine qu'il y va de l'honneur de nostre Sexe de le faire primer par tout : & moy je crois qu'il est de la justice de rendre à un chacun ce qui luy appartient.

*Les deux
Sexes ont
un droit
égal sur les
sciences.*

EN effet nous avons tous hommes & femmes , le même droit sur la verité , puisque l'esprit est en tous également capable de la connoître , & que nous sommes tous frappez de la même façon , par les objets qui font impression sur le corps. Ce droit que la nature nous donne à tous sur les mêmes connoissances, n'aist de ce que nous en avons tous autant de besoin les uns que les autres. Il n'y a personne qui ne cherche à estre heureux , & c'est à quoy tendent toutes nos actions ; &

pas un ne le peut estre solide-
ment que par des connoissances
claires , & distinctes ; & c'est
en cela que JESUS-CHRIST mê-
me & saint Paul nous font es-
perer , que consistera le bonheur
de l'autre vie. Un avare s'estime
heureux , lorsqu'il connoît , qu'il
possede de grandes richesses ; un
ambitieux lorsqu'il s'apperçoit
qu'il est au dessus de ses sembla-
bles : En un mot , tout le bon-
heur des hommes , vray ou ima-
ginaire, n'est que dans la connois-
sance , c'est à dire dans la pensée
qu'ils ont de posseder le bien
qu'ils recherchent.

*Le bon-
heur con-
siste dans
la connois-
sance.*

C'EST ce qui me faire croire
qu'il n'y a que les idées de la
verité , qu'on se procure par l'é-
tude , & qui sont fixes & indé-
pendentes de la possession ou du
manquement des choses , qui
puissent faire la vraye félicité de

144 *De l'égalité des deux Sexes.*

cette vie. Car ce qui fait qu'un avare ne peut-estre heureux, dans la simple connoissance qu'il a des richesses; C'est que cette connoissance pour faire son bonheur, doit estre liée avec le desir ou l'imagination de les posséder pour le present : Et lors que son Imagination les luy represente comme éloignées de luy, & hors de sa puissance, il ne peut y penser sans s'affliger. Il en va tout autrement de la science qu'on a de soy-même, & de toutes celles qui en dépendent : mais particulièrement de celles qui entrent dans le commerce de la vie. Puis donc que les deux Sexes sont capables de la même felicité; Ils ont le même droit sur tout ce qui sert à l'acquérir.

*Que la
verru con-
siste dans
la connois-
sance.*

LORSQUE l'on dit que le bonheur consiste principalement dans la connoissance de la verité, on n'en

n'en exclut pas la vertu: on estime au contraire que celle-cy en fait le plus essentiel. Mais un homme n'est heureux par la vertu qu'autant qu'il connoît qu'il en a, ou qu'il tache d'en avoir. Cela veut dire, qu'encore qu'il suffise pour estimer un homme heureux, de voir qu'il pratique la vertu, quoy qu'il ne la connoisse pas parfaitement, & même que cette pratique avec une connoissance confuse & imparfaite, puisse contribuer à acquérir le bonheur de l'autre vie, il est certain qu'il ne peut luy-même s'estimer solidement heureux, sans s'apercevoir qu'il fait le bien: comme il ne se croiroit point riche, s'il ne sçavoit, qu'il possède des richesses.

CE qui est cause qu'il y a si ^{Pourquoy} peu de gens qui ayent du goust & ^{si peu de} de l'amour pour la veritable ver- ^{gens ai-} ^{ment la} ^{vertu.}

146 *De l'égalité des deux Sexes.*

tu, c'est qu'ils ne la connoissent pas, & n'y faisant point d'attention, lors qu'ils la pratiquent, ils ne sentent point la satisfaction qu'elle produit, & qui fait le bonheur dont nous parlons. Cela vient de ce que la vertu n'est pas une simple speculation du bien auquel on est obligé, mais un desir effectif, qui naît de la persuasion qu'on en a : & on ne la peut pratiquer avec plaisir sans ressentir de l'émotion. Parce qu'il en est comme des liqueurs les plus excellentes qui semblent quelquefois ameres ou sans douceur, si lors qu'elles sont sur la langue, l'esprit est occupé ailleurs, & ne s'applique point au mouvement qu'elles y causent.

*Qu'il faut
estre sça-
vant pour
estre soli-
dement
vertueux.*

N O N seulement les deux Sexes ont besoin de lumiere pour trouver leur bonheur dans la pratique de la vertu, ils en ont enco-

re besoin pour la bien pratiquer. C'est la persuasion qui fait agir, & l'on est d'autant plus persuadé de son devoir, qu'on le connoît plus parfaitement. Le peu qu'on a dit icy sur la Morale, suffit pour insinuer que la science de nous mêmes est tres-importante pour rendre plus forte la persuasion des devoirs auxquels on est obligé: & il ne seroit pas difficile de montrer comment toutes les autres y contribuent, ny de faire voir que la raison pourquoy tant de personnes pratiquent si mal la vertu, ou tombent dans le déreglement, c'est uniquement l'ignorance de ce qu'ils sont.

CE qui fait croire communément, qu'il n'est pas besoin d'être sçavant pour estre vertueux, c'est que l'on voit dans le vice quantité de gens, qui passent d'ailleurs pour habiles, d'où l'on

*D'où vient
que quel-
ques sça-
vins sont
vicieux.*

148 *De l'égalité des deux Sexes.*

se figure que non seulement la science est inutile pour la vertu : mais même quelle y est souvent pernicieuse. Et cette erreur rend suspect aux esprits foibles & peu instruits , la plupart de ceux qui sont en reputation d'estre plus éclairés que les autres , & donne en même temps du mépris & de l'aversion pour les plus hautes connoissances.

L'ON ne prend pas garde qu'il n'y a que les fausses lumieres qui laissent ou jettent les hommes dans le desordre : parce que les idées confuses que la fausse Philosophie donne de nous-mêmes , & de ce qui entre dans le corps de nos actions , broüillent tellement l'esprit , que ne sçachant ce qu'il est , ny ce que sont les choses qui l'environnent , ny le rapport qu'elles ont avec luy , & ne pouvant soutenir le poids des dif-

ficulitez qui se presentent dans cette obscurité, il faut necessairement qu'il succombe & qu'il s'abandonne à ses passions, la raison estant trop foible pour l'ar-
réter.

Ce n'est donc que sur une ter-
reur Panique qu'est fondée l'ima-
gination bizarre qu'à le vulgaire,
que l'étude rendroit les femmes
plus méchantes & plus superbes.
Il n'y a que la fausse science ca-
pable de produire un effet si mau-
vais. On ne peut apprendre la
veritable, sans en devenir plus
humble, & plus vertueux ; & rien
n'est plus propre à rabaisser la
fumée, & à se convaincre de sa
foiblesse, que de considerer tous
les ressorts de sa machine ; la dé-
licatesse de ses organes, le nom-
bre presque infiny d'alterations,
& de déreglemens penibles aus-
quels elle est si sujette. Il n'y a

*Que l'étu-
de ne don-
neroit point
d'orgueil
aux fem-
mes.*

point de meditation plus capable d'inspirer de l'humilité , de la moderation , & de la douceur à un homme tel qu'il puisse estre , que de faire attention par l'étude de la Physique , à la liaison de son esprit avec le corps , & de remarquer qu'il est assujetty à tant de besoins ; que la dépendence où il est dans ses fonctions des plus délicates parties du corps , le tient sans cesse exposé à mille sortes de troubles & d'agitations fâcheuses ; que quelques lumieres qu'il ait acquises , il ne faut presque rien pour les confondre entièrement ; qu'un peu de bile ou de sang plus chaud ou plus froid qu'à l'ordinaire , le jettera peut-estre dans l'extravagance , dans la folie , & dans la fureur , & luy fera souffrir des convulsions épouvantables.

C O M M E ces réflexions trou-

veroient prise dans l'esprit d'une femme, aussi-bien que dans celuy d'un homme, elles en chasseroient l'orgueil, bien loin de l'y faire venir. Et si après s'estre remply l'esprit des plus belles connoissances, elle r'appelloit dans sa memoire toute sa conduite passée, pour voir comment elle seroit arrivée à l'état heureux où elle se trouveroit, bien loin de s'en élever au dessus des autres, elle verroit dequoy s'humilier davantage; puisqu'elle observeroit necessairement dans cette reveüe, qu'elle avoit auparavant une infinité de préjugés dont elle n'a pû se défaire qu'en combattant avec peine les impressions de la coûtume, de l'exemple, & des passions qui l'y retenoient malgré elle; que tous les efforts qu'elle a faits pour découvrir la vérité, luy ont esté presque inutiles,

*Avis tres-
important
pour tous
les sçavans.*

152 *De l'égalité des deux Sexes.*

que ç'a esté comme par hazard qu'elle s'est présentée à elle , & lors qu'elle y pensoit le moins , & en des rencontres qui n'arri-vent gueres qu'une seule fois en la vie , & à tres-peu de personnes ; d'où elle concludroit infailliblement qu'il est injuste & ridicule d'avoir des ressentimens ou du mépris pour ceux qui ne sont pas éclairés comme nous , ou qui sont dans un sentiment contraire , & qu'il faut avoir pour eux encore plus de complaisance , & de compassion ; parce que s'ils ne voyent pas la vérité comme nous , ce n'est pas leur faute : mais c'est quelle ne s'est pas présentée à eux , quand ils l'ont recherchée , & qu'il y a encore quelque voile de leur part ou de la nostre , qui l'empêche de paroître à leur esprit dans tout son jour : & considérant qu'elle tiendrait pour vray

ce qu'elle auroit crû faux auparavant , elle jugeroit sans doute qu'il pourroit encore arriver dans la suite , quelle fîst de nouvelles découvertes par lesquelles elle trouveroit faux ou erronée , ce qui luy auroit semblé tres-veritable.

Si il y a eu des femmes qui soient devenuës méprisantes , se sentant plus de lumiere ; il y a aussi quantité d'hommes qui tombent tous les jours dans ce vice ; & cela ne doit pas estre regardé comme un effet des sciences qu'elles possedoient ; mais de ce que l'on en faisoit mystere à leur Sexe : & comme d'un costé ces connoissances sont d'ordinaire fort confuses , & que de l'autre , celles qui les ont se voyent un avantage qui leur est particulier , il ne faut pas s'étonner quelles en prennent un sujet d'élève-

154 *De l'égalité des deux Sexes.*

ment : & c'est une nécessité presque infaillible, que dans cet état, le même leur arrive, qu'à ceux qui ayant peu de naissance & de bien, ont fait avec peine une fortune éclatante : lesquels se voyant élevez à un poste où ceux de leur sorte n'ont point accoutumé de monter, l'esprit de vertige les prend, & leur présente les objets tout autrement qu'ils ne sont. Au moins est-il très-vray-semblable que l'orgueil prétendu des sçavantes, n'estant rien en comparaison de celuy de ces sçavans qui prennent le tiltre de Maîtres & de Sages : les femmes y seroient moins sujettes, si leur Sexe entroit avec le nostre en partage égal des avantages qui le produisent.

Que les sciences sont nécessaires à au- C'EST donc une erreur populaire que de s'imaginer que l'étude est inutile aux femmes, parce

dit-on, qu'elles n'ont point de part ^{ere chose} aux emplois, pour lesquels on s'y ^{qu'aux} applique. Elle leur est aussi neces- ^{emplois.} faire que le bonheur & la vertu ; puisque sans cela on ne peut posseder parfaitement ny l'un ny l'autre. Elle l'est pour acquerir la justesse dans les pensées & la justice dans les actions : elle l'est pour nous bien connoître nous-mêmes & les choses qui nous environnent, pour en faire un usage legitime, & pour regler nos passions, en moderant nos desirs. Se rendre habile pour entrer dans les charges & les dignitez, c'est un des usages de la science : & il en faut acquerir le plus qu'on peut pour estre Juge, ou Evêque, parce qu'on ne peut autrement se bien acquitter des fonctions de ces Etats ; mais non pas précisément pour y arriver & pour devenir plus heureux par la posses-

156 *De l'égalité des deux Sexes.*

sion des honneurs & des avantages qu'ils produisent , ce seroit faire de la science un usage bas & fordide.

Il n'y a point de prescription en matiere de science. AINSI il n'y a que le peu de lumiere , ou un interest secret & aveugle , qui puisse faire dire que les femmes doivent demeurer exclues des sciences par la raison qu'elles ny ont jamais eu de part publiquement. Il n'est pas des biens de l'esprit comme de ceux du corps ; il n'y a point de prescription contre : & quelque temps que l'on en ait esté privé, il y a toujours droit de retour. Les mêmes biens du corps ne pouvant estre possédez en même-temps par plusieurs personnes , sans diminution de part & d'autre, l'on a eu raison pour le salut des familles , d'y maintenir les possesseurs de bonne foy au préjudice des anciens propriétaires.

M A I S pour les avantages de l'esprit, il en est tout autrement. Chacun a droit sur tout ce qui est du bon sens : le Ressort de la raison n'a point de borne ; elle a dans tous les hommes une égale juridiction. Nous naissons tous juges des choses qui nous touchent ; & si nous ne pouvons pas tous en disposer avec un pouvoir égal, nous pouvons au moins les connoître tous également. Et comme tous les hommes jouissent de l'usage de la lumière & de l'air, sans que cette communication soit préjudiciable à personne, tous peuvent aussi posséder la vérité sans se nuire les uns aux autres. Et même plus elle est connue, plus elle paroît belle & lumineuse : plus il y a de personnes qui la cherchent, & plutôt on la découvre : & si les deux Sexes y avoient travaillé également, on

158 *De l'égalité des deux Sexes.*

l'auroit plutôt trouvée. De sorte que la vérité & la science sont des biens imprescriptibles : & ceux qui en ont esté privez y peuvent rentrer sans faire tort à ceux qui en sont déjà les maîtres. Il ne peut donc y avoir que ceux qui veulent dominer sur les esprits par la creance , qui ayent sujet d'apprehender ce retour , dans la crainte que si les sciences devenoient si communes , la gloire ne le devint aussi , & que celle où ils aspirent , ne se diminuast par le partage.

Que les femmes ne sont pas moins capables que les hommes des Emplois de la société.

C'EST pourquoy il n'y a aucun inconvenient que les femmes s'appliquent à l'étude comme nous. Elles sont capables d'en

faire aussi un tres-bon usage , & d'en tirer les deux avantages que l'on en peut esperer , l'un d'avoir les connoissances claires & distinctes , que nous desirons naturellement , & dont le desir est souvent étouffé & aneanty par la confusion des pensées & par les besoins & les agitations de la vie ; & l'autre d'employer ces connoissances pour leur conduite particuliere , & pour celle des autres dans les differens états de la société , dont on fait partie. Cela ne s'accorde pas avec l'opinion commune. Il y en a beaucoup qui croiront bien que les femmes peuvent apprendre ce que l'on comprend sous les sciences Physiques ou naturelles ; mais non pas qu'elles soient aussi propres que les hommes , à celles qu'on peut appeller Civiles , comme la Morale , la Jurisprudence , & la Poli-

tique , & que si elles peuvent se conduire elles-mêmes par l'application des maximes de ces dernières , elles ne pourront pas pour cela conduire les autres.

L'on a cette pensée fautive de prendre garde que l'esprit n'a besoin dans toutes ses actions que de discernement & de justesse , & que quiconque à une fois ces deux qualitez en une chose , peut les avoir aussi aisément & par la même voye dans tout le reste. La Morale ou le Civil ne change point la nature de nos actions : elles demeurent toujours Physiques : parce que la Morale n'est autre chose , que de sçavoir la maniere dont les hommes regardent les actions de leurs semblables par rapport aux idées qu'ils ont du bien ou du mal , du vice & de la vertu , de la justice & de l'injustice : & de même qu'ayant
une

une fois bien compris les regles du mouvement dans la Physique, on peut les appliquer à tous les changemens & à toutes les varietez qu'on remarque dans la nature : aussi sçachant une fois les veritables maximes des sciences Civiles, l'on a pas plus de difficulté à en faire l'application aux incidens nouveaux qui surviennent.

C E U X qui sont dans les Emplois, n'ont pas toujours plus d'esprit que les autres pour avoir eu plus de bon-heur : & même il n'est pas necessaire qu'ils en aient plus que le commun ; quoy qu'il soit à souhaiter qu'on n'y admît que ceux qui y seroient les plus propres. Nous agissons toujours de la même façon & par les mêmes regles en quelque état que nous nous trouvions ; sinon que plus les états sont relevez, plus

O

162 *De l'égalité des deux Sexes.*

nos soins & nos veuës sont étendus , parce qu'il y faut plus agir. Et tout le changement qui arrive aux hommes , que l'on met au dessus des autres , est comme celui d'une personne qui estant montée au haut d'une Tour , porte sa veuë plus loin , & découvre plus de differens objets que ceux qui demeurent en bas : c'est pourquoy si les femmes sont autant capables que nous de se bien conduire elles-mêmes , elles le sont aussi de conduire les autres , & d'avoir part aux emplois & aux dignitez de la société Civile.

*Elles sont
capables
d'ensei-
gner.*

LE plus simple & le plus naturel usage que l'on puisse faire en public des sciences qu'on a bien apprises , c'est de les enseigner aux autres : & si les femmes avoient étudié dans les Universitez , avec les hommes , ou dans celles qu'on auroit établies pour elles en par-

ticulier , elles pourroient entrer dans les degrez , & prendre le tiltre de Docteur & de Maître en Theologie & en Medecine , en l'un & en l'autre Droit ; & leur genie qui les dispose si avantageusement à apprendre , les disposeroit aussi à enseigner avec succez. Elles trouveroient des methodes & des biais insinuans pour inspirer leur doctrine ; elles découvreroient adroitement le fort & le foible de leurs disciples , pour se proportionner à leur portée , & la facilité qu'elles ont à s'énoncer , & qui est un des plus excellens talens des bons Maîtres , acheveroit de les rendre des Maîtresses admirables.

L'EMPLOY le plus approchant de celui de Maître , c'est d'estre Pasteur ou Ministre dans l'Eglise , & l'on ne peut montrer qu'il y ait autre chose que la Coutume.

Elles sont capables des dignitez Ecclesiastiques.

164 *De l'égalité des deux Sexes.*

qui en éloigne les femmes. Elles ont un esprit comme le nostre, capable de connoistre & d'aimer Dieu, & ainsi de porter les autres à le connoistre & à l'aimer. La foy leur est commune avec nous: l'Evangile & ses promesses ne s'adressent pas moins à elles. La charité les comprend aussi dans ses devoirs, & si elles sçavent en pratiquer les actions, ne pourroient-elles pas aussi en enseigner publiquement les maximes. Quiconque peut prêcher par ses exemples, le peut encore à plus forte raison par ses paroles: Et une femme qui joindroit l'éloquence naturelle à la morale de JESUS-CHRIST, seroit aussi capable qu'un autre, d'exhorter, de diriger, de corriger, d'admettre dans la société Chrétienne ceux qui en seroient dignes, & d'en retrancher ceux qui refuseroient

d'en observer les reglemens , après s'y estre soumis. Et si les hommes estoient accoustumez à voir les femmes dans une chaire , ils n'en seroient pas plus touchez que les femmes le sont des hommes.

Nous ne nous sommes assemblez en société , que pour vivre en paix , & pour trouver dans une assistance mutuelle tout ce qui est necessaire pour le corps & pour l'esprit. On ne pourroit en jouir sans trouble , s'il n'y avoit point d'Autorité ; c'est à dire , qu'il faut pour cela que quelques personnes aient le pouvoir de faire des loix , & d'imposer des peines à ceux qui les violent. Pour bien user de cette autorité , il faut sçavoir à quoy elle oblige , & estre persuadé que ceux qui la possèdent , ne doivent avoir pour but en l'employant que de

Elles peuvent avoir l'autorité.

166 *De l'égalité des deux Sexes*
procurer le salut & l'avantage de
ceux qui leur sont inferieurs. Les
femmes n'estant pas moins sus-
ceptibles de cette persuasion que
les hommes , ceux-cy ne pour-
roient-ils pas se soumettre à elles,
Et consentir non seulement de ne
pas resister à leurs ordres ; mais
même de contribuer autant qu'ils
pourroient pour obliger à leur
obeir, ceux qui en feroient dif-
ficulté.

*Elles peu-
vent estre
Reines.*

Ainsi rien n'empêcheroit
qu'une femme ne fust sur un Trô-
ne, & que pour gouverner ses
peuples, elle n'étudiaist leur natu-
rel , leurs interets , leurs loix ,
leurs coûtumes , & leurs usages ;
qu'elle n'eust égard qu'au merite
dans la distribution des charges :
qu'elle ne mist dans les Emplois
de la robe & de l'épée que des
personnes équitables : & dans les
dignitez de l'Eglise que des gens

de lumiere & d'exemple. Est-ce une chose si difficile , qu'une femme ne, le puisse faire , que de s'instruire du fort & du foible d'un Etat , & de ceux qui l'environnent , d'entretenir chez les étrangers des Intelligences secretes pour decouvrir leurs desseins , & pour rompre leurs mesures, & d'avoir des Espions & des Emis-faires fidels dans tous les lieux suspects ; pour estre informé exactement de tout ce qui s'y passe , à quoy l'on auroit interest ? Faut-il pour la conduite d'un Royaume , plus d'application , & plus de vigilance que les femmes en ont pour leurs familles , & les Religieuses pour leurs Couvens ? Le raffinement ne leur manqueroit non plus dans les negotiations publiques , qu'il leur manque dans les affaires particulieres, & comme la pieté & la douceur

168 *De l'égalité des deux Sexes.*

sont naturelles à leur Sexe, la domination en seroit moins rigoureuse, que n'a esté celle de plusieurs Princes, & l'on souhaiteroit sous leur regne, ce que l'on a crainct sous tant d'autres, que les sujets se reglassent sur l'exemple des personnes qui les gouvernent.

IL est aisé de conclure que si les femmes sont capables de posséder souverainement toute l'autorité publique, elles le sont encore plus de n'en estre que les Ministres : comme d'estre Vice-reynes, Gouvernantes, Secretaires, Conseilleres d'Estat, Intendantes des Finances.

Elles peuvent estre Generalles d'Armée. Pour moy je ne serois pas plus surpris de voir une femme le casque en teste, que de luy voir une Couronne : présider dans un Conseil de Guerre, comme dans celui d'un Etat : Exercer elle-même

même les soldats , ranger une armée en bataille , la partager en plusieurs corps , comme elle se divertiroit à le voir faire. L'Art Militaire n'a rien par dessus les autres ; dont les femmes sont capables , sinon qu'il est plus rude & qu'il fait plus de bruit & plus de mal. Les yeux suffisent pour apprendre dans une Carte un peu exacte , toutes les routes d'un pays , les bons & les mauvais passages , les endroits les plus propres aux surprises , & aux campemens. Il n'y a gueres de soldats qui ne sçachent bien qu'il faut occuper les défilez avant que d'y engager les troupes , regler toutes ses entreprises sur les avis certains de bons Espions ; tromper même son armée par des ruses & des contre-marches pour mieux cacher son dessein. Une femme peut cela , & inventer des stra-

tagêmes pour surprendre l'Ennemy , luy mettre le vent , la poussiere , le Soleil en face : & l'attaquant d'un costé , le faire envelopper par l'autre : luy donner de fausses alarmes , l'attirer dans une embuscade par une fuite simulée ; livrer une bataille & monter la premiere à la brèche pour encourager ses soldats. La persuasion & la passion font tout : & les Femmes ne témoignent pas moins d'ardeur & de résolution, lorsqu'il y va de l'honneur , qu'il en faut pour attaquer & pour défendre une place.

*Elle sont
ce a'ies
des Charges
de Judica-
ture.*

QUE pourroit-on trouver raisonnablement à redire , qu'une femme de bon sens , & éclairée , présidast à la teste d'un Parlement & de toute autre Compagnie. Il y a quantité d'habiles gens qui auroient moins de peine à apprendre les Loix & les Cou-

tumes d'un Etat , que celle des jeux , que les femmes entendent si bien : il est aussi aisé de les retenir qu'un Roman entier. Ne peut-on pas voir le point d'une affaire aussi facilement , que le dénoüement d'une Intrigue dans une piece de Théâtre , & faire aussi fidelement le rapport d'un procez que le recit d'une Comedie ? Toutes ces choses sont également faciles à ceux qui s'y appliquent également.

C O M M E il n'y a ny charge ny employ dans la société qui ne soit renfermé dans ceux dont on vient de parler , ny où l'on ait besoin de plus de science , ny de plus d'esprit : Il faut reconnoître que les femmes sont propres à tout.

O U T R E les dispositions naturelles de corps , & les idées que l'on a des fonctions & des

172 *De l'égalité des deux Sexes.*

devoirs de son Employ , il y a encore un certain accessoire qui rend plus ou moins capable de s'en acquiter dignement : la persuasion de ce qu'on est obligé de faire , les considérations de Religion & d'intérêt , l'émulation entre les pareils , le desir d'acquérir de la gloire , de faire , de maintenir , ou d'augmenter sa fortune. Selon qu'un homme est plus ou moins touché de ces choses il agit tout autrement : & les femmes n'y estant pas moins sensibles que les hommes , elles leur sont à l'égard des Emplois, égales en tout.

Les femmes doivent s'appliquer à l'étude.

L'ON peut donc en assurance exhorter les Dames à s'appliquer à l'étude , sans avoir égard aux petites raisons de ceux qui entreprendroient de les en détourner. Puisqu'elles ont un esprit comme nous capable de con-

noistre la verité , qui est la seule chose qui les puisse occuper dignement , elles doivent se mettre en état d'éviter le reproche d'avoir enfermé un talent qu'elles pouvoient faire valoir , & d'avoir retenu la verité dans l'oïveté & dans la moleste. Il n'y a pas d'autre moyen pour elles de se garantir de l'erreur & de la surprise , à quoy sont si exposées les personnes qui n'apprennent rien , que par la voye des Gazettes , c'est à dire , par le simple rapport d'autrui , & il n'y en a point d'autre non plus pour estre heureuses en cette vie , en pratiquant la vertu , avec connoissance.

QUELQUE interest qu'elles cher-
chent outre celuy-là, elles le ren-
contreront dans l'étude. Si les
Cercles estoient changez en Aca-
demies , les entretiens y seroient
plus solides , plus agreables , &

*L'utilité
de l'étude
pour les
femmes.*

plus grans : Et chacune peut juger de la satisfaction qu'elle auroit à parler des plus belles choses , par celle qu'elle ressent quelquefois à en entendre parler les autres. Quelques legeres que fussent les sujets de conversation , elles auroient le plaisir de les traiter plus spirituellement que le commun : Et les manieres délicates qui sont si particulières à leur Sexe , étant fortifiées de raisonnemens solides , en toucheroient bien davantage.

CELLES qui ne cherchent qu'à plaire y trouveroient admirablement leur compte ; & l'éclat de la beauté du corps relevé par celui de l'esprit , en seroit cent fois plus vif. Et comme les femmes les moins belles , sont toujours regardées de bon œil , lorsqu'elles sont spirituelles , les avantages de l'esprit cultivez par

l'étude, leur donneroient moyen de suppléer abondamment, à ce que la nature, ou la fortune leur auroient dénié. Elles auroient part aux entretiens des sçavans, & regneroient parmy eux doublement : Elles entreroient dans les affaires : les maris ne pourroient s'exempter de leur abandonner la conduite des familles, & de prendre en tout leurs conseils ; & si les choses sont dans un état qu'elles ne peuvent plus estre admises aux Emplois, elles pourroient au moins en connoître les fonctions, & juger si on les remplist-dignement.

LA difficulté d'arriver à ce point ne doit pas épouvanter. Elle n'est pas si grande qu'on l'a fait. Ce qui est cause qu'on croit qu'il faut tant de peine pour acquérir quelques connoissances,

176 *De l'égalité des deux Sexes.*

c'est que l'on fait pour cela apprendre quantité de choses qui sont très inutiles , à la plupart de ceux qui y aspirent. Toute la science n'ayant jusques à présent presque consisté qu'à posséder l'histoire des sentimens de ceux qui nous ont precedez , & les hommes s'en estant trop rapportez à la coûtume & à la bonne foy de leurs Maîtres , tres-peu ont eu le bonheur de trouver la methode naturelle. L'on pourra y travailler , & faire voir qu'on peut rendre les hommes habiles en bien moins de temps , & avec plus de plaisir qu'on ne s'imagine.

Que les femmes ont une disposition avantageuse pour les sciences ; & que les idées justes de perfection , de Noblesse & d'honnesteté leur conviennent comme aux hommes.

JUSQUES icy nous n'avons encore regardé que la teste dans les femmes , & l'on a veu que cette partie considérée en general , a en elles autant de proportion , que dans les hommes , avec toutes les sciences dont elle est l'organe. Neanmoins , parce que cet organe n'est pas entièrement semblable , même dans tous les hommes , & qu'il y en a , en qui il est plus propre à certaines choses qu'à d'autres , il faut descendre plus dans le particulier , pour voir s'il n'y a rien dans les femmes , qui les rende

178 *De l'égalité des deux Sexes.*
moins propres aux sciences que nous.

L'ON peut remarquer quelles ont la Physionomie plus heureuse & plus grande que nous ; elles ont le front haut , élevé , & large , ce qui est la marque ordinaire des personnes Imaginatives & spirituelles. Et on trouve en effet , que les femmes. ont beaucoup de vivacité , d'imagination & de memoire : cela veut dire que leur cerveau est disposé de telle sorte , qu'il reçoit aisément les impressions des objets , & jusques aux plus foibles , & aux plus legeres , qui échapent à ceux qui ont une autre disposition , & qu'il les conserve sans peine & les presente à l'esprit au moment qu'il en a besoin.

Que les femmes sont imaginatives & COMME cette disposition est accompagnée de chaleur , elle fait que l'esprit est frappé plus

vivement par les objets ; qu'il s'y ^{*spirituel-*}attache & les pénètre davantage ^{*les.*}
& qu'il en étend les images comme il luy plaist. D'où il arrive que ceux qui ont beaucoup d'Imagination considerant les choses par plus d'endroits & en moins de temps, sont fort ingénieux & inventifs, & découvrent plus d'une seule veüe, que beaucoup d'autres après une longue attention ; ils sont propres à représenter les choses d'une manière agreable & insinuante, & à trouver sur le champ des biais & des expediens commodes ; Ils s'expriment avec facilité & avec grace, & donnent à leurs pensées un plus beau jour.

Tout cela se remarque dans les femmes, & je ne vois rien dans cette disposition qui soit contraire au bon esprit. Le discernement & la justesse en font

le caractère naturel : pour acquies-
sir ces qualitez , il faut se rendre
un peu sédentaire , & s'arrêter
sur les objets , afin d'éviter l'er-
reur & la méprise où l'on tom-
be en voltigeant. Il est vray que
la multitude des pensées dans les
personnes vives , emporte quel-
quefois l'Imagination ; mais il est
vray aussi qu'on la peut fixer par
l'exercice. Nous en avons l'ex-
perience dans les plus grans
hommes de ce siècle , qui sont
presque tous fort Imaginatifs.

L'o n peut dire que ce Tem-
peramment est le plus propre
pour la société , & que les hom-
mes n'estant pas faits pour de-
meurer toujours seuls & renfer-
mez dans un cabinet , on doit en
quelque façon plus estimer ceux
qui ont plus de disposition à
communiquer agreablement &
utilement leurs pensées. Et ainsi

les femmes qui ont naturellement l'esprit beau, parce qu'elles ont de l'Imagination, de la memoire & du brillant, peuvent avec un peu d'application acquerir les qualitez du bon esprit.

EN voila suffisamment pour montrer qu'à l'égard de la teste seule, les deux Sexes sont égaux. Il y a sur le reste du Corps des choses tres-curieuses, mais dont il ne faut parler qu'en passant. Les hommes ont toujours eu ce malheur commun, de répandre, pour ainsi dire, leurs passions dans tous les ouvrages de la nature : & il n'y a gueres d'idées qu'ils n'aient jointes avec quelque sentiment d'amour ou de haine, d'estime, ou de mépris ; & celles qui concernent la distinction des deux Sexes, sont tellement materielles & tellement broüillées des sentimens d'imperfection,

182 *De l'égalité des deux Sexes.*

de bassesse, de deshonesteté & d'autres bagatelles, que ne pouvant être touchées sans remuer quelque passion & sans exciter la chair contre l'esprit, il est souvent de la prudence de n'en rien dire.

CEPENDANT, c'est sur ce mélange bizarre d'idées toujours confuses, que sont fondées les pensées désavantageuses aux femmes, & dont les petits Esprits se servent ridiculement pour les mortifier. Le plus juste tempérament qu'il y ait entre la nécessité de s'expliquer & la difficulté de le faire impunément, est de marquer ce qu'on doit raisonnablement entendre par perfection & imperfection, par noblesse & par bassesse, par honnêteté & par deshonesteté.

*Idées de
la perfection & de*

CONCEVANT qu'il y a un Dieu, je conçois facilement que toutes

choses dépendent de luy ; & si *l'imperfection.*
après avoir considéré l'état naturel & interieur des Creatures, qui consiste , si ce sont des corps, dans la disposition de leurs parties à l'égard les unes des autres, & leur état extérieur qui est le rapport qu'ils ont pour agir ou pour souffrir avec ceux qui les environnent , si , dis-je , je cherche la raison de ces deux états , je n'en trouve point d'autre que la volonté de celuy qui en est l'Autheur. J'observe ensuite, que ces corps ont d'ordinaire une certaine disposition qui les rend capables de produire & de recevoir certains effets ; par exemple , que l'homme peut entendre par les oreilles les pensées de ses semblables , & leur faire entendre les siennes par les organes de la voix. Et je remarque que les corps sont incapables de ces

effets , lorsqu'ils sont autrement disposez. D'où je me forme deux idées , dont l'une me represente le premier état des choses avec toutes ses suites necessaires , & je l'appelle état de perfection : Et l'autre idée me represente l'état contraire que je nomme imperfection.

AINSI un homme est parfait à mon égard , lorsqu'il a tout ce qu'il luy faut selon l'institution divine pour produire & pour recevoir les effets auxquels il est destiné ; & il est imparfait , lorsqu'il a plus ou moins de parties, qu'il n'est necessaire , ou quelque indisposition qui l'éloigne de sa fin. C'est pourquoy ayant esté formé de sorte qu'il a besoin d'alimens pour subsister , je ne conçois pas ce besoin , comme une imperfection , non plus que la necessité attachée à l'usage des
des

des alimens , que le superflus sorte du corps. Je trouve ainsi que toutes les creatures sont également parfaites , lorsqu'elles sont dans leur état naturel & ordinaire.

IL ne faut pas confondre la perfection avec la noblesse. Ce sont deux choses bien différentes. Deux Creatures peuvent estre égales en perfection , & inégales en noblesse.

EN faisant réflexion sur moy-même , il me semble que mon Esprit estant seul capable de connoissance , doit estre préféré au Corps , & considéré comme le plus noble : mais lorsque je regarde les corps , sans avoir égard à moy , c'est à dire , sans songer qu'ils me peuvent estre utiles , ou nuisibles , agreables , ou desagregables , je ne puis me persuader que les uns soient plus nobles que les

autres , n'estant tous que de la matiere diversement figurée. Au lieu que si je me mêle avec les corps , considerant le bien & le mal qu'ils me peuvent faire ; je viens à les estimer differemment. Encore que ma teste regardée sans interest ne me touche pas plus que les autres parties , je la prefere neanmoins à toutes , quand je viens à penser qu'elle m'importe davantage dans l'union de mon Esprit avec le Corps.

C'EST pour la même raison qu'encore que tous les endroits du Corps soient également parfaits , on a neanmoins pour eux des regards differens ; ceux mêmes dont l'usage est plus necessaire estant confiderez souvent avec quelque sorte de mépris & d'aversion , parce que cet usage est moins agreable ou autrement. Il en est de même de tout ce qui

nous environne & nous touche, car ce qui fait qu'une chose plaist à luy & déplaist à l'autre, c'est qu'elle les a frappez differemment.

L'ENGAGEMENT des hommes dans la société, est ce qui produit en eux l'idée de l'honnesteté. *L'idée de l'honnesteté.*

Ainsi quoy qu'il n'y ait ny imperfection ny bassesse à soulager le corps, & que ce soit même une nécessité & une suite indispensable de sa disposition naturelle, & que toutes les manieres de le faire soient égales, il y en a neanmoins que l'on considere comme moins honnestes, parce qu'elles choquent davantage les personnes en presence desquelles on les fait.

COMME toutes les Creatures & toutes leurs actions considerées en elles-mêmes, & sans aucun rapport à l'usage ny à l'esti-

me qu'on fait , sont aussi parfaites & aussi nobles les unes que les autres , elles sont aussi également honnestes , estant considérées de la même façon. C'est pourquoy l'on peut dire que les regards d'honnesteté & de deshonnesteté sont presque tous dans leur origine , les effets de l'imagination , & du caprice des hommes. Cela paroist en ce qu'une chose qui est honneste en un pais , ne l'est pas dans l'autre ; & que dans un même Royaume , mais en divers temps ; ou bien en un même temps , mais entre des personnes d'état , de condition & d'humeur différente, une même action est tantost conforme , tantost contraire à l'honnesteté. C'est pourquoy l'honnesteté n'est autre chose que la maniere d'user des choses naturelles , selon l'estime que les hommes en font ,

& à quoy il est de la prudence de s'accommoder.

Nous sommes tous tellement pénétrés de cette idée, quoy que nous n'y fassions pas de réflexion, que les personnes ou amies, ou spirituelles & judicieuses, qui s'assujettissent en public & avec le vulgaire aux façons de l'honnesteté, s'en délivrent en particulier, comme de charges autant importunes que bizarres.

IL en est de même de la Noblesse. En quelques Provinces des Indes, les Laboureurs ont le même rang que les Nobles, parmy nous : en certains païs on préfère les gens d'épée à ceux de robe; en d'autres on pratique tout le contraire : Chacun selon qu'il a plus d'inclination pour ces états, ou qu'il les estime plus importants.

EN comparant ces idées là,

190 *De l'égalité des deux Sexes.*

avec les pensées que le vulgaire a sur les femmes , l'on reconnoitra sans peine , en quoy consiste son erreur.

D'où vient la distinction des Sexes:

Jusques où elle s'étend : & qu'elle ne met point de différence entre les hommes & les femmes , par rapport au vice & à la vertu ; & que le Temperamment en general n'est ny bon ny mauvais en soy.

*D'où vient
la différen-
ce de Sexes.*

DIEU voulant produire les hommes dépendemment les uns des autres , par le concours de deux personnes , fabriqua pour cet usage deux corps qui estoient differens. Chacun estoit parfait en sa maniere , & ils devoient estre tous deux disposez comme ils sont à present : Et tout ce qui dépend de leur constitution par-

ticuliere doit estre considéré comme faisant partie de leur perfection. C'est donc sans raison que quelques-uns s'imaginent que les femmes ne sont pas si parfaites que les hommes, & qu'ils regardent en elles comme un défaut, ce qui est un Appanage essentiel à leur Sexe, sans quoy il seroit inutile à la fin pour laquelle il a esté formé; qui commence & cesse avec la fecondité, & qui est destiné au plus excellent usage du monde; c'est à dire, à nous former & à nous nourrir dans leur sein.

LES deux Sexes sont nécessaires pour produire ensemble leur pareil : & si l'on sçavoit comment le nostre y contribüe, l'on trouveroit bien du méconte pour nous. Il est difficile de comprendre surquoy se fondent ceux qui soutiennent que les hommes sont

Les femmes contribuent plus que les hommes à la generation.

192 *De l'égalité des deux Sexes.*

plus nobles que les femmes , en ce qui regarde les enfans. Ce sont proprement celles-cy qui nous conçoivent , qui nous forment , qui nous donnent l'Estre , la naissance , & l'éducation. Il est vray que cela leur coûte plus qu'à nous : mais il ne faut pas que cette peine leur soit préjudiciable , & leur attire le mépris , au lieu de l'estime qu'elles en meritent. Qui voudroit dire , que les peres & les meres , qui travaillent à élever leurs enfans , les bons Princes à gouverner leurs sujets , & les Magistras à leur rendre la justice , soient moins estimables , que ceux de l'entremise & du secours desquels ils se servent , pour s'acquiter de leur devoir ?

Sur le
temperam-
ment.

IL y a des Medecins , qui se sont fort étendus , sur le Temperamment des Sexes aux desavantage des femmes , & ont fait des discours

discours à perte de veüe, pour montrer que leur Sexe doit avoir un temperamment tout à fait different du nostre, & qui le rend inferieur en tout. Mais leurs raisons ne sont que des conjectures legeres, qui viennent dans l'esprit de ceux qui ne jugent des choses que par préjugé & sur de simples apparences.

VOYANT les deux Sexes plus distinguez pour ce qui regarde les fonctions Civiles, que celles qui leur sont particulieres, ils se sont imaginez, qu'ils devoient estre de la sorte; & ne discernant pas assez exactement ce qui vient de la coûtume & de l'éducation d'avec ce que donne la nature; ils ont attribué à une même cause, tout ce qu'ils voyoient dans la société, se figurant que Dieu en creant l'homme & la femme, les avoit disposez d'une façon qui

R

doit produire toute la distinction que nous remarquons entr'eux.

C'EST porter trop loin la différence des Sexes. On la doit restreindre dans le dessein que Dieu a eu de former les hommes par le concours de deux personnes, & n'en admettre qu'autant qu'il est nécessaire pour cet effet. Aussi voyons nous que les hommes & les femmes sont semblables presque en tout pour la constitution intérieure & extérieure du corps, & que les fonctions naturelles, & desquelles dépend notre conservation, se font en eux de la même manière. C'est donc assez afin qu'ils donnent naissance à un troisième, qu'il y ait quelques organes dans l'un qui ne soient pas dans l'autre. Il n'est pas besoin pour cela, comme on se le figure, que les femmes aient moins de force &

de vigueur que les hommes : Et comme il n'y a que l'experience qui puisse bien faire juger de cette distinction , ne trouve-t-on pas que les femmes sont mêlées comme nous ; Il y en a de fortes & de foibles dans les deux parties : les hommes élevez dans la mollesse sont souvent pires que les femmes , & ployent d'abord sous le travail : mais quand ils y sont endurcis par nécessité ou autrement, ils deviennent égaux , & quelquefois supérieurs aux autres.

IL en est de même des femmes. Celles qui s'occupent à des exercices penibles , sont plus robustes que les Dames qui ne marient qu'une aiguille. Ce qui peut faire penser que si l'on exerceoit également les deux Sexes, l'un acquereroit peut-estre autant de vigueur que l'autre ; ce que l'on a veu autrefois dans

196 *De l'égalité des deux Sexes.*
une Republique , où la Lutte &
les exercices leurs estoient com-
muns : on rapporte le même des
Amazones qui sont au Midy de
l'Afrique.

*Il ne faut
point avoir
égard à
quelques
expressions
désavanta-
geuses aux
femmes.*

L'ON ne doit donc faire aucun
fond sur certaines expressions or-
dinaires tirées de l'état présent
des deux Sexes. Lorsqu'on veut
blâmer un homme avec moque-
rie , comme ayant peu de coura-
ge , de resolution & de fermeté,
on l'appelle effeminé , comme si
on vouloit dire , qu'il est aussi lâ-
che , & aussi mou qu'une femme.
Au contraire , pour louer une
femme qui n'est pas du commun
à cause de son courage , de sa for-
ce , ou de son esprit , on dit , que
c'est un homme. Ces expres-
sions si avantageuses aux hom-
mes ne contribuent pas peu à
entretenir la haute idée qu'on a
d'eux ; faute de sçavoir qu'elles ne

sont que vray-semblables ; & que leur verité suppose indifferement la nature , ou la coûtume , & qu'ainfi elles sont purement contingentes & arbitraires. La vertu , la douceur & l'honnesteté estant si particulieres aux femmes , si leur Sexe n'avoit pas esté si peu considéré , lorsqu'on auroit voulu signifier avec éloge qu'un homme a ces qualitez en un degré éminent, on auroit dit, c'est une femme ; s'il avoit plû aux hommes d'établir cet usage dans le discours.

Quoy qu'il en soit, ce n'est pas la force du corps , qui doit distinguer les hommes ; autrement les bestes auroient l'avantage par dessus eux , & entre nous ceux qui sont les plus robustes. Cependant l'on reconnoist par experience que ceux qui ont tant de force, ne sont gueres propres

à autre chose qu'aux ouvrages matériels , & que ceux au contraire qui en ont moins , ont ordinairement plus de teste. Les plus habiles Philosophes & les plus grand Princes ont esté assez délicats, & les plus grands Capitaines , n'eussent peut-estre pas voulu lutter contre les moindres de leurs soldats. Qu'on aille dans le Parlement , on verra si les plus grands Juges égalent toujours en force le dernier de leurs Huissiers.

IL est donc inutile de s'appuyer tant sur la constitution du corps , pour rendre raison de la difference qui se voit entre les deux Sexes, par rapport à l'esprit.

Le temperamment ne consiste pas dans un point indivisible : comme on ne peut trouver deux personnes en qui il soit tout semblable , on ne peut non plus déterminer précisément en quoy ils

different. Il y a plusieurs sortes de bilieux, de sanguins, & de mélancholiques: & toutes ces diversitez n'épéchent pas qu'ils ne soient souvent aussi capables les uns que les autres, & qu'il n'y ait d'excellens hommes de toute sorte de temperament: & supposant même, que celui des deux Sexes soit aussi different qu'on le prétend, il se trouve encore plus de difference entre plusieurs hommes qu'on croit néanmoins capables des mêmes choses. Le plus & le moins estant si peu considérables, il n'y a que l'esprit de chicane qui y fasse avoir égard.

IL y a apparence que ce qui grossit tant en idée la distinction, dont nous parlons, c'est qu'on n'examine pas avec assez de précision tout ce que l'on remarque dans les femmes: & ce défaut fait tomber dans l'erreur de ceux qui

200 *De l'égalité des deux Sexes.*

ayant l'esprit confus , ne distinguent pas assez ce qui appartient à chaque chose, & attribuent à l'une ce qui ne convient qu'à l'autre , parce qu'ils les trouvent ensemble dans un même sujet. C'est pourquoy voyant dans les femmes tant de difference pour les manieres , & pour les fonctions , on l'a transportée au temperament , faute d'en sçavoir la cause.

Les femmes peuvent prétendre l'avantage pour le corps.

Quo y qu'il en soit , si on vouloit examiner quel est le plus excellent des deux Sexes , par la comparaison du corps , les femmes pourroient prétendre l'avantage , & sans parler de la fabrique interieure de leur corps , & que c'est en elles que se passe ce qu'il y a au monde de plus curieux à connoistre , sçavoir , comment se produit l'homme qui est la plus belle , & la plus admirable de tou-

tes les Creatures ; qui les empêcheroit de dire , que ce qui paroist au dehors leur doit donner le dessus : que la grace & la beauté leur sont naturelles & particulières , & que tout cela produit des effets autant sensibles qu'ordinaires , & que si ce qu'elles peuvent par le dedans de la teste , les rend au moins égales aux hommes , le dehors ne manque presque jamais de les en rendre les Maîtresses.

LA beauté estant un avantage aussi réel que la force & la santé, la raison ne deffend pas de s'en prévaloir plutôt que des autres ; & si on vouloit juger de son prix par les sentimens & par les passions qu'elle excite , comme l'on juge presque de toutes choses , on trouveroit qu'il n'y a rien de plus estimable, n'y ayant rien de plus effectif , c'est à dire , qui remuë

& agite plus de passions , qui les mêle , & les fortifie plus diversement , que les impressions de la beauté.

IL ne seroit pas nécessaire de parler davantage sur le temperamment des femmes , si un Auteur autant celebre que poly ne s'estoit avisé de le considerer comme la source des défauts qu'on leur attribué vulgairement ; ce qui aide beaucoup à confirmer les gens dans la pensée qu'elles sont moins estimables que nous. Sans rapporter son sentiment , je diray que pour bien examiner le temperamment des deux Sexes par rapport au vice & à la vertu , il le faut considerer dans un état indifferant , où il n'y ait encore ny vertu ny vice en nature : & alors on trouve que ce qu'on appelle vertu dans un temps , pouvant devenir vice en un autre , se-

*Tous les
temperam-
mens sont
presque
égaux.*

lon l'usage qu'on en fait, tous les temperamens sont égaux en ce point là.

Pour mieux entendre cette pensée, il faut remarquer qu'il n'y a que nostre ame qui soit capable de vertu, laquelle consiste en general dans la resolution ferme & constante de ce qu'on juge le meilleur, selon les diverses occurrences. Le Corps n'est proprement que l'organe & l'instrument de cette resolution, comme un épée entre les mains pour l'attaque & pour la deffense : & toutes les differentes dispositions qui le rendent plus ou moins propre à cet usage, ne doivent estre appellées bonnes ou mauvaises, que selon que leurs effets sont plus ordinaires, & plus importants pour le bien & pour le mal; par exemple, la disposition à la fuite pour s'éloigner des maux qui

*Ce que
c'est que la
vertu.*

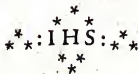
204 *De l'égalité des deux Sexes.*

menacent , est indifferente, parce qu'il y en a qu'on ne peut éviter autrement ; & alors il est de la prudence de s'enfuir : au lieu que c'est une timidité blâmable de se laisser emporter à la fuite , lorsque le mal est surmontable par une genereuse resistance qui produit plus de bien que de mal.

Les femmes ne sont pas plus portées au vice que les hommes.

O R l'esprit n'est pas moins capable dans les femmes que dans les hommes , de cette ferme resolution qui fait la vertu , ny de connoistre les rencontres où il la faut exercer. Elles peuvent régler leurs passions aussi-bien que nous, & elles ne sont pas plus portées au vice qu'au bien. On pourroit même faire pencher la balance en leur faveur de ce costé cy : puisque l'affection pour les enfans , sans comparaison plus forte dans les femmes que dans les hommes , est naturellement atta-

chée à la compassion , qu'on peut appeller la vertu & le lien de la société civile : n'estant pas possible de concevoir que la société soit raisonnablement établie pour autre chose , que pour survenir aux besoins & aux necessitez communes les uns des autres. Et si on regarde de près comment se forment en nous les passions , on trouvera que de la façon que les femmes contribuent à la production & à l'éducation des hommes , c'est comme une suite naturelle , qu'elles les traittent dans leurs afflictions , en quelque maniere comme leurs enfans.



*Que la difference qui se remarque
entre les hommes & les femmes
pour ce qui regarde les mœurs,
vient de l'Education qu'on leur
donne.*

ET il est d'autant plus important de remarquer que les dispositions que nous apportons en naissant, ne sont ny bonnes ny mauvaises, qu'on ne peut autrement éviter une erreur assez ordinaire par laquelle on rapporte souvent à la nature ce qui ne vient que de l'usage.

*Ce que
peut l'estat
exterieur.*

L'ON se tourmente l'esprit à chercher la raison pourquoy nous sommes sujets à certains defauts & avons des manieres particulieres; faute d'avoir observé ce que peuvent faire en nous l'habitude, l'exercice, l'éducation & l'état exterieur, c'est-à-dire le rapport

de Sexe, d'age, de fortune, d'employ, où l'on se trouve dans la société: Estant certain que toutes ces différentes veuës diversifiant en une infinité de manieres les pensées & les passions, disposent pareillement les esprits à regarder tout autrement les veritez qu'on leur presente. C'est pour cela qu'une même maxime proposée en même temps à des Bourgeois, à des Soldats, à des Juges & à des Princes, les frappe & les fait agir si differemment: parce que les hommes ne se souçiant gueres que de l'exterieur, le regardent comme la mesure & la regle de leurs sentimens: d'où vient que les uns laissent passer comme inutile ce qui occupe fortement les autres; que les gens d'épée se choquent de ce qui flatte les gens de robe: & que des personnes de même temperament

208 *De l'égalité des deux Sexes.*
prennent quelquefois à contre-
sens certaines choses, qui entrent
du même biais dans l'esprit de
personnes de constitution diffé-
rente ; mais qui ont la même for-
tune, ou la même éducation.

Ce n'est pas qu'on pretende
que tous les hommes apportent
au monde la même constitution
corporelle. Ce seroit une preten-
tion mal fondée : il y en a de vifs
& de lents : mais il ne paroît pas
que cette diversité empêche au-
cunement les esprits de recevoir
la même instruction : tout ce
qu'elle fait c'est que les uns la re-
çoivent plus viste & plus heureu-
sement que les autres. Ainsi quel-
que temperament qu'ayent les
femmes, elles ne sont pas moins
capables què nous de la verité &
de l'étude. Et si l'on trouve à
present en quelques-unes quelque
deffaut, ou quelque obstacle, ou
même

même que toutes n'envifagent pas les choses folides comme les hommes, à quoy pourtant l'experience eft contraire, cela doit eftre uniquement rejetté fur l'état extérieur de leur Sexe, & fur l'éducation qu'on leur donne, qui comprend l'ignorance où on les laiffe, les préjugez ou les erreurs qu'on leur inspire, l'exemple qu'elles ont de leurs femblables, & toutes les manieres, à quoy la bien-feance, la contrainte, la re-
 teuë, la fujettion, & la timidité les reduifent.

*Les de-
 faut qui
 font dans
 les femmes
 viennent
 de l'éduca-
 tion.*

EN effet on n'oublie rien à leur égard qui serve à les perfua-
 der, que cette grande difference qu'elles voyent entre leur Sexe & le nôtre, c'est un ouvrage de la raison, ou d'institution divine. L'habillement, l'éducation, & les exercices ne peuvent eftre plus differents. Une fille n'est en af-

*Quelle é-
 ducation
 on leur
 donne.*

S

seurance que sous les aïsses de sa mere, ou sous les yeux d'une gouvernante qui ne l'abandonne point : on luy fait peur de tout : on la menace des esprits dans tous les lieux de la maison, où elle se pourroit trouver seule : Dans les grandes ruës & dans les temples mêmes il y a quelque chose à craindre, si elle n'y est escortée. Le grand soin que l'on prend de la parer y applique tout son esprit : Tant de regards qu'on luy jette, & tant de discours qu'elle entend sur la beauté y attache toutes ses pensées ; & les complimens qu'on luy rend sur ce sujet, font qu'elle y met tout son bonheur. Comme on ne luy parle d'autre chose, elle y borne tous ses desseins, & ne porte point ses veuës plus haut. La danse, l'écriture, & la lecture sont les plus grands exercices des femmes, tou-

te leur Bibliotheque consiste dans quelques petits Livres de devotion , avec ce qui est dans la cassette.

TOUTE leur science se reduit à travailler de l'éguille. Le miroir est le grand maistre , & l'oracle qu'elles consultent. Les bals , les comedies , les modes font le sujet de leurs entretiens : elles regardent les cercles , comme de celebres Academies , où elles vont s'instruire de toutes les nouvelles de leur Sexe. Et s'il arrive que quelques-unes se distinguent du commun par la lecture de certains Livres , qu'elles auront eu bien de la peine à attraper , à dessein de s'ouvrir l'esprit , elles sont obligées souvent de s'en cacher : La plupart de leurs compagnes par jalousie ou autrement , ne manquant jamais de les accuser de vouloir faire les precieuses.

P O U R ce qui est des filles de condition roturiere , contraintes de gagner leur vie par leur travail, l'esprit leur est encore plus inutile. On a soin de leur faire apprendre un mestier convenable au Sexe , aussi - tost qu'elles y sont propres , & la necessité de s'y employer sans cesse , les empêche de penser à autre chose : Et lorsque les unes & les autres élevées de cette façon ont atteint l'âge du mariage , on les y engage , ou bien on les confine dans un cloître où elles continuent de vivre comme elles ont commencé.

E N tout ce qu'on fait connoître aux femmes void-on rien qui aille à les instruire solidement ? Il semble au contraire qu'on soit convenu de cette sorte d'éducation pour leur abaisser le courage , pour obscurcir leur esprit , & ne le remplir que de vanité & de

fortises ; pour y étouffer toutes les semences de vertu & de verité ; pour rendre inutiles toutes les dispositions qu'elles pourroient avoir aux grandes choses, & pour leur oster le desir de se rendre parfaites, comme nous, en leur en ostant les moyens.

Lorsque je fais attention sur la maniere, dont on regarde, ce que l'on croit voir en elles de defectueux je trouve que cette conduite à quelque chose d'indigne de personne doiées de raison. S'il y a également à redire dans les deux Sexes, celuy qui accuse l'autre peche contre l'équité naturelle ; s'il y a plus de mal dans le nostre, & que nous ne le voyions pas, nous sommes des temeraires de parler de ceux d'autrui ; si nous le voyons, & que nous n'en disions rien, nous sommes injustes de blâmer l'autre

qui en a moins. S'il y a plus de bien dans les femmes que dans les hommes, ceux-cy doivent estre accusez d'ignorance, ou d'envie de ne le pas reconnoistre.

Quand il y a plus de vertu, que de vice dans une personne, l'un doit servir à excuser l'autre; & lorsque les defauts qu'elle a, sont insurmontables, & que les moyens de s'en deffaire, ou de s'en garantir, luy manquent, comme ils manquent aux femmes, elle est digne de compassion non de mépris. Enfin si ces defauts sont legers, ou seulement apparens, c'est imprudence, ou malice de s'y arrester; & il n'est pas difficile de montrer, qu'on en use ainsi vulgairement à l'égard des femmes.

Que les defauts qu'on attribue aux femmes sont imaginaires.

La timidité.

ON dit qu'elles sont timides, & incapables de deffense, que leur ombre leur fait peur, que

le cry d'un enfant les alarme, & que le bruit du vent les fait trembler. Cela n'est pas general. Il y a quantité de femmes aussi hardies, que des hommes, & l'on sçait que les plus timides font souvent de nécessité vertu. La timidité est presqu'inséparable de la vertu, & tous les gens de bien en ont: comme ils ne veulent faire mal à personne, & qu'ils n'ignorent pas combien il y a de méchanceté parmy les hommes, il faut peu de chose pour leur inspirer de la crainte. C'est une passion naturelle, dont personne n'est exempt: tout le monde craint la mort, & les incommoditez de la vie, les Princes les plus puissans apprehendent la revolte de leurs sujets, & l'invasion de leurs ennemis; & les plus vaillans Capitaines d'estre pris au dépourveu.

LA crainte est grande à pro-

portion des forces qu'on croit avoir pour résister ; & elle n'est blâmable que dans ceux qui sont assez forts pour repousser le mal qui les menace : & l'on seroit aussi déraisonnable d'accuser de lâcheté un Juge & un homme de lettre , qui n'auroient pensé qu'à l'étude de refuser de se battre en duel , que d'accuser un soldat qui auroit toujours porté les armes , de ne vouloir pas entrer en dispute contre un sçavant Philosophe.

L'ON élève les femmes d'une manière qu'elles ont sujet de tout apprehender ; Elles n'ont point de lumières pour éviter les surprises , dans les choses de l'esprit ; Elles n'ont point de part aux exercices qui donnent l'adresse & la force pour l'attaque & pour la défense ; Elles se voyent exposées à souffrir impunément les outrages d'un Sexe si sujet aux emportemens ,

mens, qui les regarde avec mépris, & qui traite souvent ses semblables avec plus de cruauté & de rage, que ne font les loups à l'égard les uns des autres.

C'EST pourquoy la timidité ne doit point passer dans les femmes pour un défaut, mais pour une passion raisonnable, à laquelle elles doivent la pudeur, qui leur est si particuliere, & les deux plus grands avantages de la vie, qui sont l'inclination à la vertu, & l'éloignement du vice, ce que la plupart des hommes ne peuvent acquérir, avec toute l'éducation & toutes les lumières qu'on leur donne.

LA crainte de manquer de bien est la cause ordinaire de l'Avarice. *L'Avari-*
 Les hommes n'y sont pas moins *ce.*
 sujets que les femmes; & si l'on venoit à compter, je ne sçay si le nombre des premiers ne se trou-

veroit pas le plus grand , & leur avarice la plus blâmable. Comme il n'y a pas loin des deux vices à la vertu qui tient le milieu , on prend assez souvent l'un pour l'autre , & on confond l'avarice avec une louable épargne.

UNE même action pouvant estre bonne en l'un & mauvaise en l'autre , il arrive souvent , que ce qui est mal en nous , ne l'est point du tout dans les femmes. Elles sont privées de tous les moyens de faire fortune par leur esprit , l'entrée des sciences & des emplois leur estant fermée ; & ainsi estant moins en état de se garantir des malheurs & des incommoditez de la vie , elles doivent en estre plus touchées. Il ne faut donc pas s'étonner , que voyant avec cela qu'on a tant de peine à acquérir un peu de bien , elles ayent soin de le conserver.

Si elles reçoivent si aisément, *La Cre-*
 ce qu'on leur dit, c'est un effet *dulité.*
 de leur simplicité, qui les empêche de croire, que ceux qui ont autorité sur elles, soient ignorans, ou interressez; & l'on pèche contre la Justice de les accuser de Credulité, puisqu'il y en a encore plus parmy nous. Les plus habiles ne se laissent que trop leurrer par une fausse apparence; & souvent toute leur science, n'est qu'une basse credulité, mais un peu plus étendue que celle des femmes: je veux dire, qu'ils ne sont plus sçavans que les autres, que parce qu'ils ont donné plus legerement leur consentement à un plus grand nombre de choses, dont ils ont retenu les idées, telles quelles, à force de repasser par-dessus.

Ce qui fait la timidité des *La su-*
 femmes est ce qui produit la su-
perstition.

perstition que les sçavans mêmes leur attribuent : mais il paroît qu'ils sont en cela semblables à ceux qui ayant plus de tort , se persuadent avoir plus de raison , parce qu'il crient plus haut que les autres. Ils s'imaginent estre exempts eux-mêmes de superstition , parce qu'ils en voyent dans quelques femmes peu éclairées , pendant qu'ils y sont eux-mêmes plongez miserablement jusques aux yeux.

QUAND tous les hommes seroient de veritables adorateurs de Dieu , en esprit & en verité , & que les femmes luy rendroient en tout un culte superstitieux , elles en seroient excusables. On ne leur apprend point à connoistre Dieu par elles mêmes : elles n'en sçavent que ce qu'on leur en dit : Et comme la plupart des hommes en parlent d'une maniere si peu digne de ce qu'il est , & ne le

distingue de ses creatures , que par la qualité de Createur , il ne faut pas s'étonner que les femmes , ne le connoissant que sur leur rapport , l'adorent par Religion avec les mêmes sentimens qu'elles ont pour les hommes , qu'elles craignent & qu'elles reverent.

IL y a des gens qui croient bien mortifier les femmes en leur disant , qu'elles ne sont toutes que des Babillardes. Elles ont raison de se fâcher d'un reproche si impertinent. Leur corps se trouve si heureusement disposé par le temperament qui leur est propre , qu'elles conservent distinctement les impressions des objets , qui les ont frappées : elles se les représentent sans peine , & s'expriment avec une facilité admirable : cela fait que les idées qu'elles ont se réveillant à la moindre occa-

Le Babil.

222 *De l'égalité des deux Sexes.*

sion , elles commencent & continuent la conversation comme il leur plaît:& la pénétration de leur esprit leur donnant moyen d'appercevoir aisément les rapports des choses , elles passent sans peine d'un sujet à l'autre , & peuvent ainsi parler long - temps , sans laisser mourir le discours.

L'AVANTAGE de la parole est naturellement accompagné d'un grand desir de s'en servir , dès que l'occasion s'en presente. C'est le seul lien des hommes dans la société , & plusieurs trouvent qu'il n'y a point de plus grand plaisir , ny plus digne de l'esprit , que de communiquer ses pensées aux autres. C'est pourquoy les femmes pouvant parler aisément, & estant élevées avec leurs semblables , il y auroit à redire qu'elles manquaissent de s'entretenir. Elles ne doivent donc passer pour

babillardes , que lorsqu'elles parlent mal à propos , & de choses qu'elles n'entendent point , sans dessein de s'en faire instruire.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on ne babille que quand on parle sur des habits & sur des Modes. Le babil des Nouvellistes est souvent plus ridicule. Et cette quantité de mots entassez les uns sur les autres , & qui ne signifient rien dans la plupart des ouvrages , sont un caquet bien plus sot que celui des plus petites femmes. Au moins peut-on dire que les discours de celles - cy sont réels & intelligibles , & qu'elles ne sont pas assez vaines , pour s'imaginer comme la plupart des sçavans , estre plus habiles que leurs voisines , parce qu'elles disent plus de paroles qui n'ont point de sens. Si les hommes avoient la langue aussi libre , il

seroit impossible de les faire taire. Chacun s'entretient de ce qu'il sçait ; les Marchands de leur negocię , les Philosophes de leurs études , & les femmes de ce qu'elles ont pû apprendre ; & elles peuvent dire qu'elles s'entretiendroient encore mieux & plus solidement que nous , si on avoit pris autant de peine à les instruire.

*La Curio-
sité.*

CE qui choque certaines personnes dans les entretiens des femmes, c'est qu'elles témoignent une grande envie de sçavoir tout. Je ne sçay pas quel est le goust des gens auxquels il ne plaist pas que les femmes soient si curieuses : pour moy je trouve bon qu'on ait de la curiosité ; Et je conseille seulement de faire en sorte qu'elle ne soit pas importune.

Je regarde les conversations des femmes comme celles des Philosophes , où il est permis égale-

ment de s'entretenir des choses dont on n'a point la connoissance, & il y a des contre-temps, dans les unes & dans les autres.

C'EST l'ordinaire de beaucoup de gens de traiter les curieux comme des mandians. Lorsqu'ils sont en humeur de donner, ils ne se fâchent point qu'on leur demande : & quand ils ont envie de découvrir ce qu'ils sçavent, ils sont bien aises qu'on les prie ; sinon ils ne manquent pas de dire qu'on a trop de curiosité. Parce qu'on s'est forgé que les femmes ne doivent point étudier, on se formalise, qu'elles demandent d'estre informées de ce qu'on apprend par l'étude. Je les estime d'estres curieuses, & je les plains de n'avoir pas les moyens de se satisfaire en cela : n'en estant souvent empêchées que par une juste apprehension de s'adresser à des

226 *De l'égalité des deux Sexes*

*La Curio-
fité est
marque
d'esprit.*

esprits fots & bourrus , de qui elles se verroient moquées, au lieu d'en recevoir de l'instruction. Il me paroist que la curiosité est une marque des plus certaines d'un bon esprit & plus capable de discipline. C'est une connoissance commencée qui nous fait aller plus vîte & plus loin dans le chemin de la verité. Lorsque de deux personnes qui sont touchées d'une même chose , l'une la regarde indifferemment , & que l'autre s'en approche à dessein de la mieux voir ; c'est signe que celle-cy à les yeux plus ouverts. L'Esprit est dans les deux Sexes également propre aux sciences ; & le desir qu'il en peut avoir , n'est pas plus blâmable en l'un qu'en l'autre. Lorsqu'il se sent frappé d'une chose , qu'il ne voit qu'obscurément , il semble que c'est par un droit naturel qu'il

veut en estre éclaircy : & l'ignorance estant le plus fâcheux esclavage où il se puisse trouver , il est aussi déraisonnable de condamner une personne qui tâche de s'en tirer , qu'un misérable qui s'efforceroit de sortir d'une prison où on le tiendroit enfermé.

ENTRE tous les défauts que l'on donne aux femmes , l'humour inconstante & volage est celle qui fait plus de mécontans. Cependant les hommes n'y sont pas moins sujets; mais parce qu'ils se voyent les Maîtres , ils se figurent que tout leur est permis : & qu'une femme s'estant une fois attachée à eux , le lien ne doit estre indissoluble que de sa part ; quoy qu'ils soient tous deux égaux , & que chacun y soit pour soy.

ON ne s'accuseroit pas si souvent de legereté les uns & les autres, si on observoit qu'elle est na-

*Inconstan-
te.*

228 *De l'égalité des deux Sexes.*

relle aux hommes , & que qui dit mortel , dit inconstant : & que c'est une nécessité indispensable de l'estre , de la maniere que nous sommes faits. Nous ne jugeons des objets , nous ne les aimons ou haïssons , que sur les apparences , qui ne dépendent point de nous. Les mêmes choses nous paroissent diversement , tantost parce qu'elles ont souffert quelque changement , tantost parce que nous en avons souffert nous-mêmes. La même viande plus ou moins assaisonnée , chaude ou froide , nous cause des sentimens tout differens : & demeurant là même , nous en serions autrement touchés en maladie qu'en santé. Dans l'Enfance, nous sommes indifferens pour des choses que nous regardons dix ans après , avec passion , parce que le corps est changé.

SI une personne a de l'amour pour nous , c'est qu'elle nous croit aimables ; & si une autre nous hait , c'est que nous luy paroissions haïssables. Nous estimons en un temps ceux que nous méprisions auparavant : parce qu'ils ne nous ont pas toujours parus de même , soit qu'eux où nous ayons changé. Et tel objet s'étant présenté au cœur , en a trouvé la porte ouverte , qui luy auroit esté fermée un quart-d'heure plutôt ou plus tard.

*Pourquoy
il ne faut
pas accuser
les autres
de ce qu'ils
ne nous ai-
ment pas.*

LE partage , où nous nous trouvons souvent entre-deux mouvemens cōtraires , que nous cause un même objet , nous convainc malgré nous , que les passions ne sont point libres , & qu'il est injuste de se plaindre d'estre considéré autrement que l'on voudroit. Comme il faut peu de chose pour donner de l'amour , il en faut peu

aussi pour le faire perdre, & cette passion ne dépend pas plus de nous dans son progrès, que dans sa naissance. De dix personnes qui aspirent à estre aimées, il arrive ordinairement que celle qui aura moins de merite, moins de naissance & de bonne mine, l'emportera sur les autres : parce qu'elle aura l'air plus gay, ou quelque chose plus à la mode, ou à nostre goust, dans la disposition où nous nous trouvons alors.

Artifice. BIEN loin de faire tort aux femmes en les accusant d'estre plus Artificieuses que les hommes, on parle pour elles, si on sçait ce que l'on dit, puisqu'on reconnoist par là, quelles sont aussi plus spirituelles & plus prudentes. L'Artifice est une voye secrette pour arriver à son but ; sans en estre détourné. Il faut

de l'esprit pour découvrir cette voye , & de l'adresse pour s'y conduire : & l'on ne peut trouver à redire qu'une personne mette en usage l'artifice , pour éviter d'être trompée. La fourbe est bien plus pernicieuse , & plus ordinaire dans les hommes : ç'a toujours esté le chemin le plus commun , pour entrer dans les Postes & dans les Emplois , où l'on peut faire plus de mal : & au lieu que les hommes qui veulent tromper , employent leurs biens , leurs lumieres , & leur puissance , dont on est rarement à couvert ; les femmes ne peuvent se servir que des caresses , & de l'éloquence , qui sont des moyens naturels , dont on peut plus aisément se garantir , quand on a sujet de s'en défier.

Pour comble d'accusation & de défaut, on dit que les fem- *Plus grande malice.*

mes sont plus malicieuses & plus méchantes que les hommes : & tout le mal dont on les peut charger, est renfermé dans cette pensée. Je ne crois pas que ceux qui l'ont, prétendent qu'il y ait plus de femmes que d'hommes, qui fassent du mal. Ce seroit une fausseté manifeste. Elles n'ont point de part aux Emplois ny aux Charges dont l'abus est cause de toutes les calamitez publiques ; & leur vertu est trop exemplaire, & le desordre des hommes trop connu pour les revoquer en doute.

Lors donc que l'on dit des femmes qu'elles ont plus de malice, cela ne peut signifier autre chose, sinon que quand elles se portent au mal, elles le font plus adroitement & le poussent plus loin que les hommes. Soit. Cela marque en elles un tres solide

111. ^{avantage.} On ne peut estre capable de beaucoup de mal, sans avoir beaucoup d'esprit & sans estre aussi par consequent capable de beaucoup de bien.

Ainsi les femmes ne doivent pas tenir ce reproche plus injurieux, que celuy qu'on feroit aux riches, & aux puissans d'estre plus méchans que les pauvres, parce qu'ils ont plus dequoy nuire : & les femmes pourroient répondre comme eux, que si elles peuvent faire du mal, elles peuvent aussi faire du bien, & que si l'ignorance où on les laisse est cause qu'elles sont plus méchantes que nous, la science au contraire les rendroit beaucoup meilleures.

CETTE petite discussion des plus signalez défauts, qu'on croit particuliers & naturels au beau Sexe, fait voir deux choses, l'une, qu'ils ne sont pas si confide-

rables que le vulgaire se l'imagine ; & l'autre qu'ils peuvent estre rejettez sur le peu d'éducation qu'on donne aux femmes ; & que tels qu'ils soient , ils peuvent estre corrigez par l'instruction dont elles ne sont moins pas capables que nous.

Si les Philosophes avoient suivy cette regle pour juger de tout ce qui concerne les femmes, ils en auroient parlé plus sagement : & ne seroient point tombez à leur égard dans des absurditez ridicules. Mais la pluspart des Anciens & des Modernes n'ayant basté leur Philosophie que sur des préjugez populaires, & ayant esté dans une grande ignorance d'eux-mêmes ; ce n'est pas merveille qu'ils ayent si mal connu les autres. Sans nous mettre en peine des Anciens , on peut dire des Modernes , que la

maniere dont on les enseigne, leur faisant croire quoyque fausement, qu'ils ne peuvent devenir plus habiles que ceux qui les ont précédés, les rend esclaves de l'Antiquité, & les porte à embrasser aveuglément tout ce qu'ils y trouvent, comme des veritez constantes. Et parce que tout ce qu'ils disent contre les femmes, est fondé principalement sur ce qu'ils ont lû dans les Anciens, il ne sera pas inutile de rapporter icy quelques-unes des plus curieuses pensées sur ce sujet, que nous ont laissées ces illustres morts, dont on revere tant aujourd'huy les cendres & la pourriture même.

P L A T O N le pere de la Philosophie ancienne remercioit les Dieux de trois graces qu'ils luy avoient faites, mais particulièrement de ce qu'il estoit né hom-

*Sentiment
de Platon.*

me. & non pas femme. S'il avoit en veuë leur condition presente, je serois bien de son avis ; mais ce qui fait juger qu'il avoit autre chose dans l'esprit, c'est le doute qu'on dit qu'il témoignoît souvent s'il falloit mettre les femmes de la cathégorie des bestes. Cela suffiroit à des gens raisonnables pour le condamner luy-même d'ignorance ou de bêtise, & pour achever de le dégrader du tiltre de Divin qu'il n'a plus que parmy le Pedans.

*Sentiment
d'Aristote.*

Son disciple Aristote à qui l'on conserve encore dans les Ecoles le nom glorieux de Genie de la nature sur le préjugé qu'il l'a mieux connue qu'aucun autre Philosophe, prétend que les femmes, ne sont que des Monstres. Qui ne le croiroit, sur l'autorité d'un personnage si celebre ? De dire que c'est une impertinence, ce

seroit trop ouvertement choquer ses supposés. Si une femme quelque sçavante qu'elle fust, en avoit écrit autant des hommes, elle perdrait tout son credit, & l'on s'imagineroit avoir assez fait pour refuter une telle sottise que de répondre que ce seroit une femme, ou une folle qui l'auroit dit. Cependant, elle n'auroit pas moins de raison que ce Philosophe. Les femmes sont aussi anciennes que les hommes: on les voit en aussi grand nombre, & nul n'est surpris d'en rencontrer en son chemin. Pour estre Monstre, selon la pensée même de cet homme, il faut avoir quelque chose d'extraordinaire & de surprenant. Les femmes n'ont rien de tout cela: elles ont toujours esté faites de mêmes, toujours belles & spirituelles: & si elles ne sont pas faites comme Ari-

238 *De l'égalité des deux Sexes.*

stote , elles peuvent dire aussi qu'Aristote n'estoit pas fait comme elles.

LES disciples de cét Autheur, qui vivoient du temps de Philon , tomberent dans une pensée , non moins grotesque à l'égard des femmes ; se figurant , au rapport de cét Historien , qu'elles sont des hommes ou des mâles imparfaits. C'est sans doute parce qu'elles n'ont pas le menton garny de barbe : hors de là je n'y comprend rien. Les deux Sexes pour estre parfaits , doivent estre comme nous les voyons. Si l'un estoit semblable à l'autre , ce ne seroit aucun des deux. Si les hommes sont les peres des femmes , les femmes sont meres des hommes , ce qui les rend au moins égaux : & on auroit autant de raison que ces Philosophes , de dire que les hommes sont des femmes imparfaites.

SOCRATE , qui estoit pour la *Pensée
plaisante
de Socrate.*
Morale l'Oracle de l'Antiquité ,
parlant de la beauté du Sexe ,
avoit accoustumé de la comparer
à un Temple bien apparent , mais
basti sur un cloaque.

IL ne faut que rire de cette
pensée , si elle ne fait pas mal au
cœur. Il y a apparence qu'il ju-
geoit du corps des autres par le
sien , ou par celuy de sa femme ,
qui estoit une diablesse , qui le
faisoit détester ; & qu'il luy par-
loit ainsi de son Sexe , à dessein
de la faire bouquer , & qu'il en-
rageoit dans son ame d'estre laid
comme un magot.

DIogene surnommé le chien , *Pensée de
Diogene.*
parce qu'il ne sçavoit que mor-
dre , voyant un jour en passant
deux femmes , qui s'entrenoient
ensemble , dit à ceux de sa com-
pagnie que c'estoient là deux ser-
pens , un Aspic & un vipere , qui

240 *De l'égalité des deux Sexe.*

se communiquoient leur venin.

* C'est à
dire Sen-
rence d'un
homme il-
lustre,

Cét * Apophtegme est digne
d'un honneste homme; & je ne
m'étonne pas qu'on le mette au
rang des belles Sentences Philo-
sophiques. Si Tabarin, Verbo-
quet & l'Espiegle, eussent vécu
de son temps, il est certain que
nous trouverions leurs rencon-
tres plus spirituelles. Le bon
homme estoit un peu blessé, &
ceux qui le connoissent un peu,
jugent bien qu'il n'avoit alors
autre chose à dire.

Démocrite.

Pour l'admirable & plaisant
Démocrite, comme il aimoit un
peu à rire, il ne faut pas prendre
au pied de la lettre tout ce qui est
sorty de sa bouche. Il avoit la
taille fort grande, & sa femme
des plus petites. Estant un jour
interrogé pourquoy il s'estoit si
mal assorty, il répondit en rail-
lant à son ordinaire, que lors-
qu'on

qu'on est obligé de choisir , & qu'il n'y a rien de bon à prendre, le moindre est toujours le meilleur. Si on eût fait la même demande à sa femme, elle eût pû repartir avec autant de raison , qu'un petit & un grand mary ne valant gueres mieux l'un que l'autre , elle avoit pris le sien comme à la blanque , de peur de prendre le pire en choisissant.

CATON ce sage & severe Critique prioit souvent les Dieux de luy pardonner , s'il avoit esté assez imprudent pour confier le moindre secret à une femme. Le bon homme avoit à cœur un fait fameux de l'Histoire Romaine , dont les Antiquaires * se servent comme d'un grand argument pour montrer le peu de retenue des femmes. Un Enfant de douze ans pressé par sa mere de luy dire la resolution du Se-

Pensée de Caton.

* Les amateurs de l'Antiquité.

nat, où il avoit assisté, inventa pour sa défaite, qu'on avoit arrêté de donner plusieurs femmes à chaque mary. Elle l'alla dire aussi-tost à ses voisines, pour prendre des mesures avec elles; & toute la Ville le scut au bout d'une demie-heure. Je voudrois bien sçavoir, ce que feroit un pauvre mary, si dans vn Etat où les femmes seroient les Maîtresses, comme dans celuy des Amazones, on luy venoit rapporter, qu'il auroit esté resolu au Conseil, de donner à chaque homme un compagnon: Sans doute qu'il n'en diroit-mot.

VOILA quelques-unes des grandes & sublimes pensées, que ceux que les sçavans étudient comme des Oracles, ont eues sur le sujet du beau Sexe: Et ce qu'il y a de plaisant, & de bizarre tout ensemble, c'est que des gens

graves se servent serieusement, de ce que ces fameux Anciens n'ont dit souvent que par raillerie. Tant il est vray, que les préjugés & la préoccupation font faire de bevuës à ceux mêmes, qui passent pour les plus raisonnables, les plus judicieux, & les plus sages.

F I N.





AVERTISSEMENT.

LES plus fortes Objections qu'on nous peut faire, se tirent de l'Authorité des grands hommes, & de l'Ecriture-sainte. Pour ce qui est des premières, on croit y satisfaire suffisamment, en disant qu'on ne reconnoist point icy d'autre Authorité, que celle de la Raison & du bon Sens.

Pour ce qui regarde l'Ecriture, elle n'est contraire en aucune façon, au dessein de cét Ouvrage, si l'on prend bien l'un & l'autre. On prétend icy qu'il y a une égalité

AVERTISSEMENT.

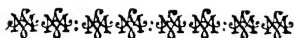
entiere entre les deux Sexes, considerez independemment de la Coutume, qui met souvent ceux qui ont plus d'Esprit & de merite, dans la dependance des autres. Et l'Ecriture ne dit pas un mot d'Inegalité; & comme elle n'est que pour servir de regle aux hommes dans leur conduite, selon les idées qu'elle donne de la Justice, elle laisse à chacun la liberté de juger comme il peut de l'état naturel & veritables des choses. Et si l'on y prend garde, toutes les Objections qu'on en tire, ne sont que des Sophismes de préjgé, par lesquels tantost on entend de toutes les Femmes, des passages qui ne conviennent qu'à

AVERTISSEMENT.

quelques-unes en particulier ; tantost on rejette sur la nature ce qui ne vient que de l'Education ou de la Coûtume, & ce qu'ont dit les Auteurs Sacrez par rapport aux Vsages de leurs temps.

Fautes principales à corriger.

Page	Ligne	Fautes.	Corrections.
3.	20.	compatriors.	compatriotes.
13.	18.	font.	font
15.	5.	loix.	loy.
17.	11.	feu.	jeu.
106.	marg.	pas plus.	pas moins.
128.	dern.	ton.	fon.
143.	18.	faire croire.	fait croire.
188.	1.	qu'on fait.	qu'on en fait.
196.	5.	Afrique.	Amerique.
203.	9.	de ce qu'on.	de faire ce qu'on.
234.	7.	moins pas.	pas moins.
236.	14.	le Pedant.	les Pedans.



*Extrait du Privilege
du Roy.*

PAR Lettres Patentes de sa
Majesté, données à Paris le
sixième Juillet 1673. Signées par
le Roy en son Conseil, DES-
VIEUX. Il est permis au Sieur
P. de faire imprimer un Livre
intitulé, *Discours Physique &
Moral de l'Egalité des deux
Sexes, où l'on voit l'importance
de se défaire des Préjugés*, du-
rant le temps & espace de dix
années, à compter du jour que
le Livre sera achevé d'imprimer :
& deffenses sont faites à tous
Libraires & autres personnes de
l'imprimer ou faire imprimer, à
peine de mil livres d'amande, de
confiscation des Exemplaires, &
de tous dépens, dommages & in-

terests , comme il est plus au long
porté par lescdites Lettres.

*Registré sur le Livre de la
Communauté des Libraires &
Imprimeurs le 26. Juillet 1673.
Signé THIERRY, Syndic.*

Ledit Sieur P. a cédé le droit
du present Privilege à JEAN
DUPUIS Libraire de Paris , sui-
vant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le premier jour d'Aoust
1673.*

Les Exemplaires ont esté four-
nis au desir du Privilege.



